

HENRY POULAILLE

MON AMI CALANDRI

Offert par
Henry Poulaille
en hommage
à son ami.



SPARTACUS

Abonnez-vous à SPARTACUS

C'est la meilleure façon de nous encourager
et de nous aider

Les abonnements, outre la stabilité qu'ils apportent, constituent la ressource la plus substantielle de toute publication soucieuse de son indépendance.

Afin d'encourager nos lecteurs à s'abonner, nous leur offrons en prime, POUR UN MONTANT DE 20 FRANCS (soit les 4/5^e du prix d'abonnement qui est de 25 Francs) les titres de notre réserve dont la liste est publiée ci-dessous.

Abonnés, vous serez intégralement remboursés si vous nous procurez un abonné. VOTRE PRIME S'AUGMENTERA DE 5 F par abonné nouveau que vous recruterez.

Seuls les titres en voie d'épuisement ou destinés à une réédition sous nouvelle présentation ne figurent pas sur la liste des primes.

Dans ces ouvrages choisissez votre prime (montant 20 F)

SERIE A

- | | |
|--|--------|
| 1. Jean JAURES. — L'Eglise et la Laïcité | F 1,— |
| 3. Charles ALLIGIER. — Socialisme et Bolchevisme | F 1,50 |
| 5. R. LEFEUVRE. — La politique communiste (Ligne et Tournants) | F 1,50 |
| 7. Rosa LUXEMBOURG. — Marxisme et Dictature | F 1,50 |
| 8. JAURES et LAFARGUE. — Idéalisme et Matérialisme | F 1,— |
| 13. Victor SERGE. — Le nouvel Impérialisme russe | F 1,50 |
| 16. Z. ZAREMBA. — La Commune de Varsovie | F 1,50 |
| 17. Jean COTEREAU. — Le Complot cléricai (synarchie) | F 1,50 |
| 18. P.-L. TOMORI. — Qui succédera au capitalisme ? | F 1,50 |
| 24. Jean JAURES. — Le Manifeste communiste de Marx et Engels .. | F 1,— |
| 25. Berthe FOUCHERE. — La Vie héroïque de Rosa Luxembourg .. | F 1,50 |
| 30. DAN et MARTOV. — La dictature du prolétariat | F 1,50 |
| 31. Paul CLEREY. — La cinquième colonne (communiste) | F 1,— |
| 33. S. LABIN : La conspiration communiste | F 1,50 |

SERIE B

- | | |
|---|--------|
| 3. M. DOMMANGET. — Révolution et Drapeau rouge en 1848 | F 3,— |
| 6. Robert LOUZON. — L'Ere de l'Impérialisme | F 2,50 |
| 8. Lucien LAURAT. — Déchéance de l'Europe | F 2,50 |
| 9. Sylvain WISNER. — L'Algérie dans l'Impasse | F 3,— |
| 13. Jules GUESDE. — Collectivisme et Révolution | F 2,50 |
| 14. VINATREL. — L'U.R.S.S. concentrationnaire - Travail forcé .. | F 2,— |
| 17. Maurice DOMMANGET. — Sylvain Maréchal, l'égalitaire | F 15,— |
| 18. JAURES et GUESDE. — Les deux méthodes - Le Socialisme .. | F 2,50 |
| 19. David ROUSSET ... dénonce les camps soviétiques | F 2,— |
| 24. Ida METT. — Le paysan russe dans la révolution et la post-
révolution (du servage à l'esclavage) | F 5,— |
| 25. Denis HEALEY. — Les socialistes derrière le Rideau de Fer .. | F 3,— |
| 26. A. ROSSI. — Autopsie du stalinisme (Rapport Khrouchtchev) .. | F 10,— |
| Hors série. — Neel DOFF. — Une fourmi ouvrière (roman réaliste) .. | F 4,— |
| LES EGAUX : Victor Serge, Malaquais, Blum, Lénine, Dommanget .. | 2,— |

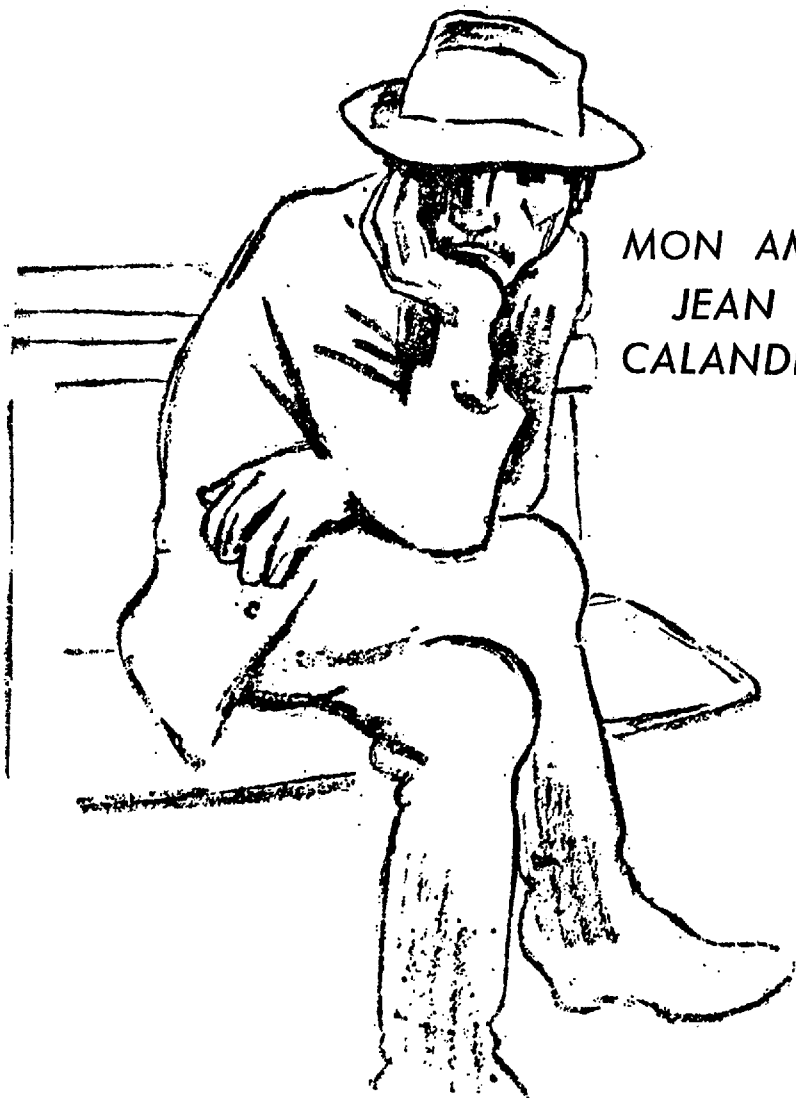
Abonnement : France 25 F - Autres pays 35 F

Abonnement de soutien : à partir de 50 F

Adressez vos abonnements à J. Leleuvre

5, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris IV^e - C.C.P. 633-75

HENRY POULAILLE



MON AMI
JEAN
CALANDRI

TABLE DES MATIERES

Henry Poulaille : MON AMI CALANDRI	3
--	---

Jean Calandri : SOUVENIRS

Mes parents	17
Moi, ouvrier du bâtiment	18
Le présent — Ces chers outils	19
Ecrire mes souvenirs — Raconter mon enfance	20
Ma dernière connerie — Je suis né dans une ville — Donne-moi un marteau	23
Le penseur de Rodin — Ah ! si du temps de ma jeunesse	25

Jean Calandri : LE TRAVAIL : OUVRIERS ET MILITANTS

Les mufles et les autres	25
Pietro Gori	26
L'atelier	27
La maladie	28
Compétences, capacité — Types d'ouvriers	29
Un vieux de la vieille — Delesalle — Pour tromper la solitude	31
A la ligue antialcoolique — Le fouet	32
ADELINA — Maisons hospitalières — Quand la signorina sera là ..	33
L'arrivée — Post-scriptum : la mort de Rirette	34
Désillusion	35
L'annonce pour rien	36
ANECDOTES : Sur Pagnol — Sur Raymond Duncan	37
Lina Cavalieri	38
Le père de Walter Guiseking	40
Je serais plus éloquent	41
La vraie famille — Chez Robert Louzon — Ton activité se prolonge	42
J'ai reçu de M. Feller — A mon charreton — Emigrants	43
Sur le journal lumineux : « Vive l'anarchie » — Le dernier rejeton — Le pouilleux et le millionnaire	44

Jean Calandri : TEXTES

Oraison funèbre à mon charreton	46
Les cloches	49
Chanson bachique	50
Renégats	52
Fleurettes	53
Circulaire sur le nouvel an	55

Henry POULAILLE

Mon ami Calandri

Au début de 1910, mon père décédait à l'hôpital Broussais ; le 7 novembre de la même année, ma mère mourait, laissant trois gosses.

On plaça mon jeune frère dans un orphelinat de Bretagne ; notre sœur fut emmenée par un oncle qui en fit sa bonniche ; moi, l'aîné, qui déjà travaillais chez un pharmacien de Javel, demandai à ce dernier de me loger et nourrir s'il voulait me garder. J'étais chez lui, depuis plusieurs mois ; c'était mon bon maître d'école, M. Morvan, qui m'y avait placé, et c'est sans doute à lui encore, que je dus que le potard consentit à ma proposition.

Qu'eussé-je fait s'il n'avait accepté ? Ulcéré que j'étais de voir mon frère dans un abrutissoir calotin, j'avais rompu avec la famille.

J'avais un peu plus de treize ans.

Curieux départ pour la vie que d'être son maître à treize ans.

C'est une rude école, mais j'avais déjà une personnalité, et l'avouerais-je ? J'acceptais mon sort sans peur, avec quelque fierté même, de cette singulière situation.

Du jour au lendemain, j'entrai dans ma nouvelle existence. Dans ma petite chambre de la rue des Entrepreneurs, à cinq minutes de mon travail, j'étais un « homme libre » sur qui nul n'avait à veiller, où je pourrais faire tout ce que je voudrais, sans avoir de compte à rendre de mes actes à personne et sans me soucier de la matérielle.

J'allais tous les mois voir ma grand-mère, lui porter ma paye, réservée à des achats de vêtements. Je gardais les pourboires que je recevais des clients, car j'étais surtout garçon de courses.

On me donnait un sou, deux sous, quelquefois quatre ou cinq... même, l'un des clients me gratifiait deux fois par semaine de la jolie somme de quarante centimes. J'inscris ici le nom de cet homme fastueux : Elie Brachet, que je retrouvai dix ans après, chez Grasset, en 1923. Il était l'agent de publicité accrédité à la librairie.

Inutile de dire quelle fut notre stupéfaction à tous deux de nous revoir dans ce lieu où rien ne pouvait laisser prévoir notre rencontre.

Nous bavardâmes un bon moment. Le lendemain, dans l'après-midi, le concierge m'appelait et me montrait un gros paquet bien ficelé, à mon nom.

— « C'est de la part d'un Monsieur que je connais de vue mais je ne sais pas qui c'est. »

Je le pris le soir en m'en allant à mon pigeonnier de Ménilmontant, ma ratière, devrais-je dire, car sous les combles les rats habitaient avec moi. Je fis sauter la ficelle du paquet.

Une simple carte y était glissée : « Vous devez manquer de linge. En voici... Bon courage. Votre ami Brachet, habitant toujours le 15 de l'avenue Félix-Faure où vous veniez tout gosse. »

Je sortis cinq belles chemises, un tricot, des chaussettes, des mouchoirs, une belle cravate... Tout cela neuf ! Le cher homme ! Il avait dû s'apercevoir que ma chemise était de qualité médiocre, sans doute usée ! Je n'avais jamais eu d'aussi beau linge. Mais je riais : la cravate !... Je n'ai jamais mis la cravate... J'appelai ma femme, en train de faire la cuisine...

J'étais un peu confus, ému par le geste, me disant : « l'homme heureux n'a pas de chemise » et j'en avais tout à coup en abondance.

J'en ris, mais elles permirent d'acheter d'autres choses qui manquaient chez moi où ma paye de onze francs par jour dans l'usine de produits chimiques que je venais de quitter n'assurait guère que la pitance. Et nous étions quatre ; j'avais déjà ma fillette et mon premier gars.

Mais tranchons sur ces souvenirs. Ce n'est pas sur eux que j'ai à parler. Je reviens à ma pharmacie, à ma chambre, à ma solitude.

Je ne me plains pas de cette solitude. Je l'ai su animer et bien peupler. Coupé en quelque sorte du monde, je m'étais fait un monde à moi. Ma soif de lecture prenait la presque totalité de mon temps, mais je hantais aussi les musées et j'allais entendre de la musique dans les squares ; parfois je montais à Villejuif visiter ceux de la famille que je n'avalais pas reniés ou chez mon camarade de classe Robert Laurent. Je découpais, écrivais, remplissant des cahiers de notes, de copies de textes, je collais des articles ou des gravures des heures durant, m'instruisant en dépiautant toutes les revues qui me tombaient sous la main : la Plume, la Société Nouvelle, le Mercure de France, l'Ermitage, la Revue Indépendante, etc., etc. Elles n'étaient pas chères en cet heureux temps et peu à peu — très vite devrais-je dire — des libraires s'attachèrent à cet original jeune client et quelques-uns me furent de vrais amis fraternels. Je pense à Paul Delesalle et à sa femme Léona. Je pense aussi aux vieux époux Simon, brocanteurs sur le trottoir en face de l'officine. J'y allais presque tous les soirs passer une heure pour me faire jouer du piano par la bonne vieille dame et parfois je lui demandais de me pianoter des airs sur lesquels je pouvais adapter mes premières miriltonnades « made in Montmartre », disais-je, car je

collectionnais ce que je trouvais sur les chansonniers. Ensuite, vers 11 heures, chez moi, je travaillais à mes cahiers, à mes essais. Pour mes lectures, je profitais aussi de mes courses, un bouquin à la main, et parfois un panier de bouteilles d'eau minérale au bras. Il m'arrivait de me heurter aux gens, à un cheval ou à un arbre. Je bouquinais également assis sur les marches de l'escalier en colimaçon qui menait du laboratoire au logement. Laboratoire, c'était un grand mot : il s'y effectuait surtout des rinçages de bouteilles. C'était mon fief aux instants de tranquillité.

Dans la rue, c'était mieux, car j'y voyais plus clair. Je donne ces détails pour situer le petit bonhomme qui devait paraître un peu « fou-fou ». Des passants riaient en me voyant mais je restais imperturbable. Et la nuit, les gens se demandaient sans doute quel pouvait être l'étrange veilleur dont la lumière restait si tard, la seule encore vivante dans le noir à trois heures du matin. J'avais appris à ne pas dormir. J'eus la chance de conserver ce rythme de vie qui me donna le privilège d'avoir du temps à moi, sans ressentir de fatigue.

D'abord, deux, trois mois s'écoulèrent dans une atmosphère casanière, mais l'envie me vint un jour de me mêler à des groupes. D'esprit libertaire, j'avais fait mes universités dans les tiroirs de la commode où mon père rangeait ses livres : Zola, Balzac, Sue, Zévaco et une quantité de brochures éditées par Les Temps Nouveaux : La C.G.T., La Guerre Sociale, La Publication Sociale, etc., ainsi que des journaux soigneusement pliés. Ces lectures constituèrent ma première alimentation intellectuelle ; mon père s'aperçut de mes emprunts et y mit le holà, mais j'avais à peu près tout dévoré. C'est vers les groupes anarchistes que je tendais... Mais comment y aborder ? Il y avait bien les listes de réunions que publiaient les journaux que je lisais, mais où me diriger ?

Un jour, étant en course dans le 5^e, l'idée me prit d'aller voir Jean Grave, aux Temps Nouveaux, rue Broca, prétextant le désir d'avoir des vieux suppléments littéraires de son journal. « Je vous connais par papa, lui dis-je, et par Monsieur Delesalle. » — « Ah, me dit-il, c'est toi « le bouquineur » ? Il se leva de chaise et me chercha quelques feuillets de sa publication et me tendit la liasse qu'il en avait faite. Je le remerciai et lui fit part de mon désir de fréquenter les groupes. « T'es encore bien gosse, tu ferais mieux de continuer à lire. » Me voyant décontenancé, il entremêla de conseils quelques diatribes, dont je retins ceux qui avaient trait aux soi-disant copains qui vivaient en refillant des pièces fausses. Cent sous moitié-moitié, mais si tu es pris, il n'y a plus de copains pour le partage. La maison de correction ! A la rigueur, les fêtes avec les chansonniers, mais là aussi c'est un monde mêlé... et parle le moins possible, ne vas pas dans les ballades, ne dis jamais de nom... et aussi... méfies-toi des filles ! »

Il pensait à tout le brave Jean Grave ! Mais les filles... à quatorze ans.

Il est vrai que j'étais en pharmacie et l'on pouvait m'inciter à explorer l'armoire aux poisons. Quand j'e partis, il me répéta : « Contente-toi de bouquiner. »

Il m'avait un peu inquiété et mes deux premiers contacts furent avec les socialistes. J'allai coup sur coup à deux fêtes familiales dans des quartiers différents. Les gens y étaient venus avec leur famille. Il y avait sauterie après le concert. Je ne savais pas danser, mais même eussé-je su, j'étais réfrigéré par l'atmosphère de patronage bourgeois qui y pesait. Et nul ne m'y sembla voir. Personne ne m'adressa le moindre mot.

Soupe des socialos !... Ces deux expériences me suffisaient. Le programme d'une fête donnée au bénéfice du journal L'Anarchie m'attira. Une pièce de théâtre, une causerie et une douzaine de chansonniers dont plusieurs dont je connaissais les noms. C'était un dimanche après-midi à l'Université du Faubourg Saint-Antoine ; la matinée était organisée par les « individualistes » dont Grave m'avait dit de me défier. Je voulais me rendre compte et je m'y rendis. J'étais arrivé de bonne heure. On était à peine une douzaine dans la salle et pendant un bon quart d'heure, il n'y eut que quelques entrants. Mais j'avais l'esprit ailleurs : dès mon arrivée, j'avais repéré l'étalage bien achalandé d'un libraire et, poussé par mon habituelle curiosité pour la lecture, m'y étais aussitôt porté. Une pleine longue table était couverte de divers tas de brochures dont quelques-uns en petits tas attiraient surtout mes regards.

Le libraire qui me voyait absorbé devant son éventaire vint vers moi.

— Tu ne dois pas être riche, p'tit gars, me dit-il. Si quelques brochures te tentent, prends-les...

Je tirai trois ou quatre plaquettes des piles les moins fournies. C'étaient d'anciennes choses. Cela le frappa.

— J'ai peur, me dit-il, que ces brochures que tu as choisies soient peu susceptibles de t'intéresser. Et il me tendit quelques brochures de Kropotkine et de Reclus.

— Merci, lui dis-je, je les ai lues. Et j'ajoutai un peu crâneur : j'aurai bien voulu retrouver les Déclarations d'Emile Henry et d'Etlevant. Il sembla un peu éberlué.

— Tu as donc lu ?...

— J'ai lu presque tout ça dans la bibliothèque de mon père.

Nous devions devenir amis.

Près de nous, quelques camarades nous examinaient. Comme les gens maintenant arrivaient en nombre, je m'esquivai.

J'allai m'asseoir dans l'un des premiers rangs. Un public mêlé, certes. Beaucoup de jeunes gens, beaucoup d'ouvriers aussi, avec leurs femmes venues là sans chichi... Atmosphère autrement vivante et sympathique que chez les socialistes. A peine étais-je assis que mon voisin de gauche, un prolo d'une quarantaine d'années, me demandait :

— T'es venu seul ?

— Oui.

— Comme je me bornais à ce oui, il n'insista pas. Un couple arriva. Il y avait des places à ma droite.

— Tu attends tes parents ? me demanda la femme, une ouvrière de mise modeste. Tu attends tes parents, tu gardes leur place ?...

— Non, je suis seul.

— Alors, on va se mettre à côté de toi.

Et devant nous, et derrière, je sentais les assistants qui s'intéressaient à moi. Cela me gênait quelque peu. Heureusement, la pianiste s'était installée et se mit à jouer.

Le brouhaha des voix diminua. Les retardataires se placèrent le plus calmement qu'ils purent.

Et bientôt la séance commença.

Après deux ou trois chanteurs ou monologuistes, ce fut la venue du conférencier ; je sentis dix paires d'yeux sur moi.

Mon voisin de gauche à un moment me questionna :

— Ça t'embête pas, mon gars ?

— Oh non...

Et quand Paul Paillette vint détailler ses monologues assez raides, je fus certainement un de ceux qui l'ont le plus applaudi.

De même Léon de Bercy et Anne de Bercy et les autres.

Mes voisins étaient rassérénés. Ils n'avaient plus la crainte qu'ils avaient eue, car je ne donnais pas l'impression de m'ennuyer. De bonnes heures ! On m'offrait des bonbons. On me souriait. A la sortie, ma voisine s'affolait de ne pas savoir comment me dire de dîner avec eux si j'étais seul...

Et d'autres avaient eu aussi le désir de m'inviter. J'étais ému ; je remerciais. Il y avait peut-être des gars douteux chez ces anars... mais j'y voyais tout un tas de braves gens.

Je m'en trouvais entouré... J'étais au bord des larmes. Je remerciais, sans pouvoir prononcer un mot, par des hochements de tête, serrant des mains, des mains...

Je courus vers le libraire qui commençait à emballer sa marchandise. Je lui demandai de l'aider. Il me regarda en souriant.

— Eh bien, aide-moi. Tu m'accompagneras au métro.

Nous partîmes et il m'entraîna chez lui. C'était une petite boutique d'encadrement et de librairie passage Clichy.

Nous dinâmes frugalement. Il me présenta sa femme, son gamin et une camarade vivant avec eux, s'occupant du gosse et devant aider au ménage.

Ensuite, nous bavardâmes tous deux. Une telle agitation était en moi de cette journée que j'éprouvais le besoin de me confier à mon hôte.

— Je ne pouvais pas leur dire à tous que j'étais orphelin.

— Je comprends, fit-il...

Après mes confidences, il dit simplement :

— Eh bien, ici tu es chez toi. Tu viendras déjeuner, dîner, quand tu voudras. Il y a des livres...

Et c'est de cette manière que je me trouvais chez les anars et que je pus côtoyer et connaître quelques-uns de ceux qui, peu après, devaient s'illustrer si tragiquement dans l'équipée terrible de la bande à Bonnot.

ICI, je veux passer vite. Ce n'est pas d'eux présentement que je veux parler, mais de mon vieux camarade Calandri dont on lira plus loin les textes.



C'est à Romainville que j'ai vu Victor Serge qui signait ses articles du pseudonyme de Le Retif et écopa de cinq ans de réclusion lors du procès de la bande. J'y vis aussi Rirette Maltrejean, Alzir Hella et d'autres.

C'est là que je connus Calandri.

C'est un matin de dimanche aux environs du printemps de 1912 que j'allai voir un copain de la Bataille Syndicaliste. Il n'était pas chez lui et je me disposais à aller à Ménilmontant quand je croisai un petit groupe de flâneurs qui parlottaient. L'un d'eux, que j'avais rencontré au Foyer Populaire de Belleville, me reconnut, me fit signe. Je me joignis à eux et, sans présentation, on continua de bavarder. On est très vite dans un climat de cordialité chez les anarchistes. On ne se connaît la plupart du temps que de vue, ou par un prénom qui souvent n'est pas le vrai. Ceci par précaution.

On palabrait encore quand, vers midi, une jeune femme nous héla :

— On va manger...

En plein air — il faisait beau ce jour-là — une table était installée ; on me retint ; aux couverts posés on ajouta le mien.

Le déjeuner fut frugal : haricots à l'huile, salade, des fruits ; comme boisson, de l'eau. Ensuite un bon café.

J'avais pour voisin un homme d'une trentaine d'années, vêtu avec moins de négligé que tous les autres, y compris moi. Nous étions une douzaine, trois étaient italiens dont mon voisin, et deux femmes. Mais je ne puis rien dire d'elles car, obéissant aux avertissements de Jean Grave, je ne regardais pas les femmes.

Après le déjeuner, tout le monde s'égailla et nous restâmes seuls mon voisin et moi.

— On va un peu bricoler à l'imprimerie, me dit-il. Et quelques pas plus loin, il poussa une porte. Dès que nous fûmes entrés, je vis une petite « minerve » où l'on était en train de tirer un tract. L'ouvrier avait dû lâcher l'ouvrage pour aller casser la croûte.

— Tu n'as qu'à y aller si ça t'amuse, me dit mon compagnon. C'est simple et « ce qui sera fait sera fait ».

Je posais un papier, j'actionnais le bras mobile. Le papier était d'un joli vert, couleur espérance. C'était un tract pour le journal des Humbert, Génération consciente. J'eus bientôt terminé d'imprimer ma pile de feuilles.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Ça va, les copains seront épatés de voir leur travail fait...

Je pris deux ou trois de mes imprimés mais je ne me souviens pas de ce que disait ce texte.

Je ne sais pas davantage ce qu'avait fait de son côté mon camarade, tant j'étais attentif à ma tâche.

— On va monter chez moi si tu veux...

J'acquiesçais de bon cœur.

C'était une petite chambre où l'on accédait par une vingtaine de marches. C'est tout ce dont je me souviens de cette habitation. La chambre n'était guère plus meublée que la mienne. Près de la fenêtre, il y avait une table disposée en longueur. Elle n'eut pu tenir en sa largeur. Sur une sorte de commode, étaient empilés des journaux, des revues et des livres, surtout en italien, en espagnol je crois aussi, quelques ouvrages de sociologie en français et quelques romans d'auteurs étrangers en traduction.

Je regardais mon compagnon, assis le dos contre la fenêtre ouverte. Un beau visage franc, des yeux vifs, un peu rieurs. Quand il parlait, il avait une élocution claire, un ton de voix qui me charmait littéralement. Quelque chose de charmant, un peu alenti, laissant toutes leurs nuances aux mots. Il y avait des phrases dont je ne suivais pas entièrement la teneur, mais une constante musicalité les soutenait.

Et ce fut à mon tour d'intéresser mon interlocuteur. J'étais peu bavard, du moins n'avais-je pas eu beaucoup l'occasion de m'en rendre compte. J'étais un môme et ma mise et ma taille accusaient cette condition de gosse. Mais l'homme m'avait conquis. Je lui parlais un peu de moi, de mon boulot, et surtout de mes lectures. En le regardant, j'évoquais mon père. Il n'y avait entre eux aucune ressemblance physique, la tension du regard, par instants tout de même ! Je sentais qu'il devait être de la même pâte, un actif, un volontaire, mais avec quelque chose que n'avait point mon père : l'abord aimable. Je n'ai jamais beaucoup causé avec mon père et, sur ce brave type qui me faisait penser à lui, je me rattrapais de m'être si longtemps tu. Je parlais. Je dus être prolixe à le saouler. Il m'écoutait avec patience, me suivait avec attention. De temps en temps, il m'interrompait par quelques mots. Et moi, de poursuivre mon « étalage ». Je parlais, entre autre choses, du Stirner dont je venais de faire l'achat au marché aux puces de Bicêtre. Puis l'entretien reprit sur un plan plus normal, dans le cadre du réel. Il

me montra des photographies, m'en offrit une de lui, que je perdîs. Il était de trois-quarts, assis, et, sur cette photo, on voyait le titre d'un journal : El Sol.

C'est le rappel de ce journal El Sol qui embrouilla notre reprise de contact. Je lui disais dans ma première lettre que je pensais qu'il avait dû faire du journalisme et mentionnais El Sol. Il me répondit qu'il n'avais jamais été qu'un « prolo ». Mais je reviendrai sur cela un peu plus loin.

Quand je le quittai, il me fit promettre de le revenir voir. Je lui donnai mon adresse. Il m'avait donné son nom : Jean Calandri. Témoignage positif de confiance...

Je ne devais revoir mon ami que quatre ou cinq fois. Je repris un nouveau repas de haricots avec d'autres copains. Mais ce qui m'intéressait n'était pas de déjeuner mais de parler et nous nous retrouvions dans le cadre de sa chambre.

A chaque fois, je revenais enchanté de ma journée. C'est peut-être, pour une bonne part, parce qu'il me laissait parler ; j'en avais si peu la possibilité. Mais je savais gré surtout à mon cordial aîné de me prendre au sérieux. Il était le second être qui m'eût donné cette joie. La première fois ç'avait été à l'issue d'une conférence de Han Ryner à l'Université du Faubourg Saint-Antoine. J'avais accosté le vieux philosophe au moment où il se disposait à partir. Était-il si vieux à fin 1911 ? Mais pour moi qui eût dû être encore écolier, on m'excusera. Je lui posai des questions, auxquelles il répondit et il m'interrogea à son tour. J'avais l'impression que nous avions un vrai dialogue d'hommes qui dura dix bonnes minutes. Il m'avait serré la main.

Je regrette de n'avoir jamais osé rappeler à Ryner, quand nous nous connûmes, ce petit fait drôle en soi. J'en ai gardé du moins toujours un délectable souvenir.

Calandri également me considérait d'âge adulte. Et le seul rappel de son nom me donnait de l'émotion.

Ce fut surtout lors de notre dernière rencontre qu'il me subjuguait. Nous étions à échanger de ces propos vagues qui ouvrent en général les discussions, quand un camarade italien nous vint rejoindre. Il apportait un volume qu'il semblait heureux de tenir. Quand il l'offrit à Calandri, celui-ci montra une telle surexcitation joyeuse que je m'enquis :

— Qu'est-ce que ce livre ?

— C'est, me dit-il, une œuvre de Pietro Gori, le meilleur écrivain anarchiste de chez nous avec Malatesta.

J'étais gosse et, comme tous les enfants, plus instinctif que réfléchi.

— Tu me le traduiras ? dis-je.

Aussitôt, je regrettai ma demande imbécile. C'était un volume de 200 pages au bas mot.

A ma stupéfaction, quelques minutes après, avec un peu de trouble

que je supposai dû au plaisir d'avoir ce livre, il me lut plusieurs pages d'affilée.

Je ne me rends compte qu'aujourd'hui du travail énorme qu'il exécutait pour moi, même le connaissant déjà, de transposer ce texte italien en un français qu'il devait deviner altéré sinon désastreux, car ce n'était pas un intellectuel rompu à de tels exercices. Il était ouvrier maçon (1), je crois...

Tout autre que lui m'eût envoyé au diable, en me demandant si je me foutais de lui.

Je n'ai jamais oublié cet instant extraordinaire. Les phrases arrivaient à moi, lentes, posées, et peu de poésies, entendues en diction parfaite, m'ont ému autant que ces quelques pages lues à vue.

Quand il posa le volume, il me parut exténué. Il y avait mis tout son cœur, avait dû mobiliser toutes ses facultés.

— Merci, lui dis-je, Merci...

Voilà le Calandri que je connus et pourquoi j'en gardais une impression inoubliable.

On était au plein de l'affaire Bonnot. Bonnot venait de tomber lors de l'ignoble siège de hangar Dubois à Choisy-le-Roi, que devait suivre peu après le siège plus ignominieux encore, le 14 mai 1912, de la villa de Nogent où s'étaient réfugiés Garnier et Valet.

Calandri avait réussi à soustraire à la police la maîtresse de Valet, Anna D..., et l'avait mise en sûreté.

Je ne le devais apprendre que plus d'un demi-siècle plus tard. Quand je retournai à Romainville, on me dit que Calandri était parti et nul ne savait où...

Dans les romans policiers, le hasard se prête toujours admirablement à la convenance du dénouement des histoires, pour si embrouillées qu'elles fussent.

Dans la réalité, il en est autrement. Tout semble se conjuguer pour entraver les recherches. Dix fois de suite, vous êtes proche du but, en vain prospectez-vous, interrogez-vous, faites-vous part de vos conjectures ; on vous écoute, mais ce n'est jamais à la bonne oreille qu'on s'adresse.

(1) Rectification de J. Calandri à propos du mot « maçon » :

Métallurgiste plutôt que maçon. Pourtant, il y a du vrai dans la supposition car à ce moment-là je travaillais au Qual de Jemmapes, pas loin de la rue de Crimée, à la fabrication de pièces en ciment pour la construction de la première bâtisse en préfabriqué. A la tête de cette nouvelle entreprise, il y avait Frédéric Brunet, socialiste notoire et conseiller municipal, et Monsieur Molsan, Ingénieur-architecte, inventeur du préfabriqué en série. Je me rappelle du mal que Brunet s'était donné au Conseil municipal de Paris devant les sceptiques pour obtenir des subventions pour cette première tentative : construire en préfabriqué une maison ouvrière de cinq étages juste en face de l'octroi de la porte de Saint-Ouen. Quel progrès depuis cette tentative !...

Pour retrouver Calandri, je fis je ne sais combien de tentatives dans dix endroits : j'ai scruté la petite correspondance et les listes de souscription de journaux et revues dont il était susceptible d'être lecteur. Ayant entendu mentionner un nom très proche, commerçant à Nice, marchand de couleurs, je demandais à Rirette Maitrejean, qui y parlait pour quelques semaines, de se renseigner s'il s'agissait de mon camarade, qu'elle avait d'ailleurs dû connaître à Romainville en 1911 et 1912. Il était un familier du journal *l'Anarchie* où il bricolait, à temps perdu, avec les typos. Peut-être n'avait-elle su que son prénom et ce prénom était si courant. Et puis, il y avait alors là-bas, une véritable colonie italienne. N'était-il plus à Nice quand elle y alla ? ou plus simplement oubliat-elle ? Quand elle revint, elle ne put me fournir le moindre indice.

Le plus consternant, c'est que lorsque j'ai pu rejoindre cet introuvable Calandri, je connus que vingt pistes auraient pu depuis longtemps me le faire retrouver. Anna D..., qui avait été sa compagne longtemps, était en relation avec deux de mes plus proches amis et la voyaient souvent.

Un frère de Calandri avait eu une bicoque à Palaiseau et Calandri y avait habité un temps, un peu avant que je me vienne fixer dans cette localité.

J'avais eu la malchance de bout en bout.

Enfin, un bas de page d'un numéro de la revue de Louvet, « Contre-Courant », attira mon regard. Trois lignes. Un camarade demandait que l'on lui trouvât une vieille brochure. « Ecrire à Calandri, à Cagnes-sur-Mer »

J'allai voir Louvet. Il connaissait le camarade ; c'était un vieil anar, resté solide. Il devait avoir vers les quatre-vingt-cinq ans. Il me donna quelques précisions qui me confirmèrent que ce ne pouvait être que mon ami. Le soir même, je lui écrivais.

— Mon cher vieux camarade. Depuis plus de cinquante ans que je cherchais à te retrouver... Je lui rappelai nos déjeuners en 1912, mes visites d'affilée et que soudain je ne l'avais plus vu. Je lui exprimai ma joie de cette reprise de contact avec lui, qui, lorsque j'étais encore gosse, m'avait pris au sérieux.

Mais après un demi-siècle d'intervalle, les événements du passé s'estompent. J'avais eu l'idée de lui expédier plusieurs de mes livres. Il connaissait mon nom, et cela même l'empêchait de se persuader que c'était bien lui le destinataire de mes envois. Dans mon désir de le bien mettre sur la voie des remembrances, je pensai préciser, donner un point de repère, en ajoutant qu'il devait être alors « rédacteur au journal *El Sol* ». C'était un de ses jeunes compatriotes qui m'avait induit en erreur (du moins c'était ce que j'avais alors compris à travers son français écorché).

— Je n'ai jamais été journaliste, me répondit-il. Je n'ai toujours été qu'un « prolo ».

Dans ma seconde lettre, je fus plus net et, en lui envoyant le contretype d'une de mes photos quand j'avais neuf ans, je lui rappelai son petit logement de Romainville et la lecture de Pietro Gori.



Ce sont des fragments de ses lettres qu'on lira plus loin. Je connus par celles-ci un peu de sa vie. Je ne me doutais point qu'elle eût été si pleine, si riche ! Car il ne m'avait que peu parlé de lui-même autrefois. Modestie ou pudeur ! peut-être une certaine gêne, car son visiteur devenu écrivain n'était tout de même qu'un gamin très gamin, la langue au repos ; il avait dû l'amuser et l'intriguer par son bagoût et la connaissance qu'il montrait des choses de l'anarchisme, emmagasinées dans sa petite tête de gringalet point encore adolescent. Ne m'avait-il pas entendu pérorer sur Stirner et Nietzsche que lui — ce que je ne savais pas — avait tenté de lire vers ses seize ans.

J'avais devant moi un homme qui me semblait admirablement équilibré, parlant avec une certaine recherche qui tenait de sa méfiance pour le français dont il se servait et qui n'était pas sa langue. Cette entrave qu'il avait à surmonter l'obligeait à choisir ses mots et c'était à bon esclent, si bien que j'y voyais, non son inquiétude, mais de l'art.

Je vais le faire sourire, mais c'était ma conviction. Il m'émerveillait. Je le lui ai dit depuis. « Je ne m'étais pas trompé sur toi, tu m'épatais... et maintenant, tu m'étonnes encore. »

A la réception de mes bouquins, il m'expédia un colis de fleurs avec une carte à l'enseigne de son atelier : « Plomberie Zinguerie Tôlerie ». Au dos, il y avait ces quelques mots :

« Accepte ces quelques fleurs éphémères en échange de ton riche et pérenne cadeau. Lettre suit. » J.C.

Le mot de pérennité !

S'il me revoyait très confusément, moi du moins, le retrouvais tout dans ces trois lignes. J'ajouterai presque, qu'elles me remémoraient le timbre de sa voix.

Au reçu de sa première longue lettre, d'une solide graphie, à son image, ma réaction immédiate fut de lui suggérer d'entreprendre d'écrire ses souvenirs.

Il me riposta ironiquement :

« Prête-moi ta plume, je n'ai plus de mots, ma mémoire est morte ! »

Comme j'insistais, il me rétorqua :

« Si la fécondité de ton cerveau, qui débite à jet continu, ne laissant pas à ta main le temps de traduire en clair, en lisible (allusion à mon écriture), c'est au compte-gouttes, par contre, que mon cerveau débite et que je recueille chaque phrase, tantôt en français, en italien, en piémontais ou en niçois, surchargée de toutes sortes de fautes d'ortho-

graphe, pour compiler une réponse que je voudrais plus courante, plus compréhensible... »

« Je serais plus éloquent, plus expressif avec un marteau à la main qu'avec une plume. »

Ces quelques bribes vous donneront un avant-goût de ce que je veux vous présenter. Certains morceaux ont un véritable envol oratoire, tant tout y semble pesé, soumis à l'épreuve de l'oreille... un peu comme Flaubert qui pliait sa phrase à l'épreuve du « gueuloir », l'assujettissement au contrôle de l'ouïe.

Chez Calandri, le brassage des mots s'opérait en lui, par une discipline intime conquise sans doute à force d'énergie et de ténacité, pour éviter les embûches que l'emmêlement des langues et patois lui faisait rencontrer constamment.

Que n'a-t-il été guidé, aidé. Il eût fait un bon tribun, il eût été un bel écrivain (1).

Parti de zéro, si ce n'est d'en dessous de zéro, ignare, abruti catéchistiquement comme on le savait si bien faire jadis dans les provinces misérables de l'Italie, il s'éduqua tout seul, allant quand il sut lire vers les livres par simple intuition et s'en pénétrant si profondément qu'il peut citer vingt ans, trente ans, quarante ans et plus ayant coulé, malgré son manque de mémoire (dit-il), du Baudelaire, du Verlaine, du Malatesta ou du Rousseau, au hasard d'une conversation ou d'une lettre.

Un tel cas que celui de Calandri est sans conteste assez rare. Il m'étonne, ai-je dit. Il m'étonne toutefois moins que la déplorable constatation qu'on a à faire, que nul de ceux qui l'ont connu, n'en ait été frappé.

Je ne puis tenter de tracer la biographie de mon ami. Il est en effet difficile de coordonner d'une manière logique les aperçus que nous donne Calandri sur sa carrière de militant; sa correspondance ne nous offre que quelques éléments. Et nous sommes âgés tous les deux et à un millier de kilomètres l'un de l'autre. Il n'est guère possible non plus d'établir un ordre chronologique à ses remembrances. C'est donc en vrac, en somme, que nous livrons ces extraits à la méditation du lecteur.

On ricanera peut-être. Du matériau brut! On ne pourra nier qu'il ne soit de valeur. Et pour moi, c'est ce qui compte. Si l'on s'était intéressé à l'homme, si l'on l'avait aidé à s'exprimer, les dons qui étaient en lui, en puissance, et ne demandaient qu'à s'épanouir, on aurait une œuvre réalisée et vibrante d'émotion vraie.

(2) C'est ici de « l'art brut » selon l'expression du peintre Jean Dubuffet... Plus encore peut-être que les deux ou trois textes curieux d'une tisserande que je publiai dans le « Libertaire » en mai 1937.

J'insisterai sur une caractéristique de l'écriture de Calandri. Même lorsque les règles syntaxiques sont culbutées, la pensée s'expose dans une coulée claire et les images s'y enchâssent d'une manière naturelle. Cela tient à ce que le don du langage parlé était inné chez lui. Malgré la ponctuation souvent aléatoire, le rythme respiratoire conduit la phrase. L'accent est toujours juste. Ce sont là des qualités à quoi se reconnaît la présence d'un style, car, nonobstant les cuistres, il n'y a pas que le style académique ou tendant vers les tabous.

Dans l'épanchement de sa pensée qui tient plus de la causerie que de la rédaction, il n'y a rien d'élémentaire. De loin en loin, il y a bien un peu de romantisme désuet, qui tient à l'origine italienne de Calandri et un peu des contacts qu'il eut avec les bavards d'estrade qui sévissaient avant 1914, pour qui la redondance était synonyme d'éloquence, mais il s'y abandonne assez rarement.

Bien des vrais lettrés pourraient encourir le même reproche. Il sait passer du grave à l'ironie. Il sait raconter avec humour et, là encore, on eût pu reconnaître qu'il avait des dons personnels.

Il n'avait pas connu l'école mais tout appris par lui-même. S'il n'est pas instruit, ce n'est pas un inculte. Il a beaucoup lu, beaucoup retenu et, bien qu'il nous dise n'avoir plus de mémoire, il mentionne pas mal d'auteurs, de Diderot, Rousseau à Mirbeau, Verlaine... qui témoignent d'une recherche peu banale chez un autodidacte absolument livré à lui-même.

On ne peut que déplorer l'incuriosité, pour ne pas dire l'incurie, des camarades plus portés à discuter qu'à observer. Sans doute, Calandri ne savait pas se « mettre en valeur », contrairement à tant de copains de nos milieux — chez ceux surtout qu'il hantait — où cela faisait bien de s'afficher comme « scientifiques ». Il se peut que ces pédants lui aient fait illusion, lui créant et l'ancrant dans un complexe d'infériorité, le faisant se replier sur lui-même. Il avait pourtant, quand je le connus, quelque influence sur ses compatriotes. Il est vrai qu'ils étaient des prolos de la base, comme lui.

L'admirable, c'est qu'il sut ne pas s'algrir. Il avait le goût de l'action, et cela le soutint. Esprit indépendant, il fit tous les métiers ; du chantier ou de l'usine, il passait sans rechigner au trimard. Militant, il restait dans le rang des obscurs. Adeptes de Mam'zelle Cisaille, organisateur de grèves, toujours prêt pour les manifestations et la lutte, il eût pu devenir un meneur en vue ; ce courageux restait un timide.

En 1911-1912, Romainville où il habitait était le fief des individualistes. Dans « les locaux de l'Anarchie », comme on disait dans la grande presse, des intellectuels cohabitaient avec des ouvriers. Il y avait quelque cordialité qui s'extériorisait, plutôt qu'interpénétration entre les uns et les autres. Calandri, qui était voisin de l'hebdomadaire anarchiste, y jouait de bon cœur dans ses loisirs le rôle de « moteur à bras » à l'imprimerie de la feuille.

On se penche parfois sur une mécanique pour la nettoyer, la graisser... en vérifier les pièces.

Une machine, ça coûte !

Mais qui eut eu l'idée de se préoccuper du bénévole copain qui faisait le « moteur à bras » ? Il avait droit au bonjour des teneurs de plume et des parleurs, voire d'eux, quelques poignées de main.

Mais aucun d'eux ne songea jamais à se demander, si par hasard, il n'y aurait pas eu quelque chose en ce moteur...

Les bras seuls offraient quelque intérêt, mais des bras... c'était fait pour rester dans l'anonymat.

C'est moi qui souligne ceci. Lui, il n'y pensa pas une seconde ; il avait possibilité de donner de son temps, il le faisait... Un geste gratuit parmi mille autres.

L'âge venant, il « s'était rentré » dans la tour d'ivoire qu'il s'était choisie, dans le travail pour le travail. Il aura été l'un des derniers à croire à la joie du travail. Elle l'avait amené à la sagesse. Il est un de ceux qui peuvent se dire contents d'eux-mêmes. Je souligne peuvent se dire... non pas de pouvoir dire qu'ils sont contents, car, bien entendu, tous, à les entendre, sont contents d'eux et volontiers le proclament, mais si l'on peut berner autrui, on ne peut pas se tromper soi-même.

C'est en répétant le reproche que j'ai fait aux camarades qui connurent Jean Calandri que je reviendrai pour clore la présentation des fragments qu'on va lire ; ils n'étaient pas destinés à l'impression, mais je me sens honoré de les publier.

Je ne citerai personne, mais je pense à tous ceux qu'il approcha et notamment, à ceux qui le jugèrent apte à mener à bien des missions difficiles (enquête sur Biribi, accompagnant R. de Marmande à la recherche de Rousset, rencontres à Londres avec Malatesta...) et qui, par leur indifférence, le condamnèrent à rester dans l'anonymat de la foule, alors qu'il était une si remarquable individualité.

HENRY POULAILLE.

Jean CALANDRI

Souvenirs

Mes parents.

Ton *Pain Quotidien*, c'est toute la vie et la mort tragique de mes parents que tu as décrites, à quelques détails près. Mon père fondeur, ma mère lavandière de rivière, car l'eau courante n'existait pas dans le pays, et l'hiver, la pauvre cassait la glace pour faire un trou et (pouvoir) laver notre linge et (celui) des clients.

Mon père, porté à la maison sur une civière les deux jambes brûlées par l'éclatement d'un cubilot en fusion, et ma mère morte, un an après. Et nous étions quatre petits loupiots à pleurnicher autour des mourants.

— Papa, papa ! Maman ! maman !

Ton récit de l'accident survenu à Magneux m'a fait jaillir des larmes. Larmes qui ne sont pas d'eau morte, mais plutôt d'une source, une veine limpide qui rassérénait et reparfumait les marges lacérées de mon être. Larmes de joie et de douleur à la fois, surgissant de mes yeux, en partant de mon cœur.

Et puis, me voilà balancé dans le monde à 15 ans pour faire partie du troupeau des émigrants, des sans-patrie, un des bâtards de toute patrie, comme les a si bien décrits Pietro Gori dans son immortel poème « *I senza Patria* ».

Sans guide, sans appui, sans soutien, sans le visage d'une mère, fait de rides et de pleurs, à embrasser, sans un père à soutenir, sans le sourire d'une fille qui vous attend.

Après avoir subi quatre années d'être enfermé dans un orphelinat dirigé par des prêtres et leurs femelles, où j'ai été souvent offensé, humilié, battu ; épouvanté par leurs histoires d'enfer. J'en ai porté longtemps les stigmates. Et j'en arrive à croire qu'un gosse sans adolescence est mutilé pour toute sa vie, sans horizons libres et féconds.

Depuis mon expulsion de l'orphelinat pour crime contre « Notre Sainte Eglise », le cerveau bourré de catéchisme, je ne mis le pied dans une école. Comment aurai-je pu le faire, malgré mon désir ? Quand il fallait, à tout prix, finir d'apprendre un métier pour assurer la matérielle, et se libérer des soupes populaires aux portes de prisons et des asiles de nuit.

(11-9-1967)

Moi, ouvrier du bâtiment.

Moi, l'ouvrier du bâtiment et d'usine, le « boulot » dans l'action avec Mlle Cisaille, avec de Marmande à travers l'Algérie à la recherche du courageux Rousset, campagne qui par la suite aboutit à la suppression de Biribi, et l'affaire des « Desesperados » de la bande à Bonnot, dont ma dernière mission fut de porter en lieu sûr, bien loin de Paris, Anna D... (la compagne de Valet). L'affaire de la rue de Rohan-Rivoli... Procès Malato... Courrier clandestin Paris-Rome, etc. Tout cela, entrecoupé de longs intermèdes sur le trimard. Paris-Londres, où j'ai eu le plaisir de connaître de près notre « maestro » Enrico Malatesta, puis la Belgique, la Suisse, encore l'Algérie, et pas mal de pays de France.

Tout cela, énuméré à la hâte sans autre prétention que celle d'avoir fait mon devoir d'homme révolté.

Et voilà que l'on se retrouve au déclin de notre vie, toi avec une brassée de livres, un trésor qui restera pérennément dans l'histoire au service d'un idéal, moi, le bon bougre, les mains vides, rien que des souvenirs, des fantômes, des actions que l'on ne peut dire qu'à l'oreille d'un ami fldèle. Tout seul, sans progéniture, à supporter le deuil de ma jeunesse et celui de ma compagne.

... Si ma lettre se prolonge, c'est de ta faute... Il ne fallait pas me rappeler... L'Université populaire du Faubourg Saint-Antoine, le charme que nous éprouvions à entendre le sage philosophe Han Ryner. Il disait : « Tous ceux qui acceptent et œuvrent par principe civique à l'émancipation humaine, rentrent pour moi dans l'orbite de la beauté philosophique. »

Et Tailhade dans ses envolées : « *O ! Anarchie porteuse de flambeau* » et le grand mathématicien Laisant, et le grand Antoine, et plus et plus...

Et la coopé de la rue de Bretagne avec Libertad, Lorulot, Mauricius, etc.

Les guinguettes de chanteurs diseurs tels que Ch. D'Avray, le père P. Paillette, Guérard, etc. Souvenirs fantômes, venez... La porte est toujours ouverte pour me rappeler que je fus et que *je ne suis plus*.

(D'aucuns) ont appelé ce temps-là (une) époque héroïque. Certes, elle l'a été en comparaison et en contradiction à l'époque actuelle où le conformisme est de rigueur, où la stagnation prime et pourrait toutes choses, même les âmes. Tout cela dans le marasme de la politique où, bien souvent, ceux qui dirigent n'ont dans leurs têtes qu'un désir : « Otes-toi de là que je m'y mette ».

Ce n'est pas du découragement, c'est une constatation douloureuse, le fait d'une époque de je m'enfoutisme, et de là, l'idée qu'il faudra recommencer depuis le commencement, c'est-à-dire éduquer toujours plus, pour former des âmes nouvelles. Oui, la révolution est dans l'air, vu les événements. Il ne s'agira pas seulement de démolir, il s'agira

de reconstruire la vie sociale tout entière et, pour cela, il faudra plus que jamais la réunion des cerveaux et des bras. Car la grande idée du bien-être humain se forme en plongeant dans un bain continu d'éducation et d'auto-éducation. Et pour nous qui avons dépassé la valeur et les couleurs fanées des drapeaux, une rénovation s'impose, en dépit et au-delà des concepts d'ordre doctrinaire et disciplinaire, pour entrevoir avec juste mesure les problèmes auxquels nous devons faire face. Car si l'Idéal a une part de priorité, il doit savoir se débarrasser du surplus au cours de sa réalisation, de ce qui encombre toutes les idéalités, même les plus rationnelles.

Mais, basta, basta, sur ce sujet où je n'ai rien à t'apprendre...

(21-9-67)

Le présent.

Le Présent!... En ce qui me concerne, un vieux wagon réformé sur une voie de garage, d'où on ne va plus ni en avant ni en arrière.

Un vieillard de 86 ans, à la mémoire débile, vivant seul, qui compte et recompte ses économies dans la crainte de devoir quoi que ce soit à n'importe qui, à sa mort.

Oui, oui, on a beau dire : tant qu'il y a de l'espoir il y a de la vie, ou l'inverse. Cela est possible, probable, pour ceux qui ont le ventre plein et le cœur sans désillusions, sans lassitude, ni amertume, ni souffrance, ni dégoût.

Ah ! comme je comprends mieux à présent ceux qui perdent les pédales et font retomber de leur propre volonté, le rideau, avant l'heure fatale, sur une vie désormais inutile et encombrante.

(21.9.67)

Ces chers outils.

Dire qu'il faudra bientôt quitter ce lieu où j'ai tant travaillé et aimé. Cette séparation sera pour moi, aussi pénible et douloureuse que l'ablation d'un membre de mon corps.

Car autre chose est de quitter l'usine, le chantier, le bureau, pour la retraite attendue, où l'on a passé la plus grande partie de sa vie à rentrer à heures fixes et exécuter pendant toute l'année, un même travail, sous la surveillance de chefs... Tandis que cela devient douloureux de quitter son atelier, son logis, que l'on a créé sou par sou, où l'on a vécu la moitié de sa vie sans dépendre d'un patron et travaillé, organisé son travail au gré de ses connaissances personnelles et de sa fantaisie.

Quitter ces chers outils que la rouille commence à dévorer ; ces chers marteaux qui chantaient au rythme de mon bras robuste sur la bigorne enclume ; ces cisailles qui désormais mâchent pour avoir coupé des kilomètres de tôle, de zinc, de cuivre ; ces filières aux tarauds

édentés guéris de la rage à ne plus vouloir mordre dans les tubes de fer, ces bourdoirs, ces « tas » au profil éméché, ces fers à souder amaigris par le feu, ces lampes à souder, à braser, essouffées, cabossées, et toute cette ferraille, conçue bien souvent, pour éviter l'achat d'un outil moderne, trop cher...

Qu'il est désolant d'abandonner tout cela ; on dirait que c'est un peu de moi-même qui s'en va dans le crépuscule de l'infini... pour être plus réaliste et moins sentimental... à la foire à la ferraille.

Et encore et surtout, mon cher charreton, mon premier véhicule pour lequel j'ai écrit une oraison funèbre, que j'ai fini par coller au mur, et qui dresse ses deux brancards droit au ciel comme un désespéré, perdu à la merci des flots, criant sans cesse...

Adieu donc, soupirs de lime, grincements de scie, cahots des roues, le temps, ce grand destructeur est passé par là, en emportant ma jeunesse et le parfum des fleurs.

... Le voilà le roman, le poème du soldat inconnu, pardon... du militant, du soldat au service d'une cause noble et qui, par prudence et par pudeur, a su effacer (comme certains animaux) les traces en sortant de leur tanière... (le roman) que j'écrirais si j'avais la plume d'un Poulaille ou d'un Gorki qui savent traduire par des mots, la pensée qui se dégage d'une crevasse d'un mur et la fissure d'un cerveau...

(21.9.67)

Ecrire mes souvenirs.

Rarement je ne termine une lettre sans cette recommandation : si vous m'écrivez vous me ferez grand plaisir, si vous ne m'écrivez pas, vous me ferez de la peine... Mais, nous n'en sommes pas là, puisque la conversation continue entre nous, à mon grand plaisir, à remuer le passé que nous ne regrettons nullement, par (l'évocation) de ces souvenirs... agréables et désagréables.

Ecrire les miens... dis-tu. Réponse : « Prête-moi ta plume pour trouver les mots, car ma mémoire est morte ! »

Certes, il y aurait des événements auxquels j'ai participé, des contacts avec des personnages célèbres, dont on pourrait tirer une morale, un enseignement, une leçon et aussi des éclats de rire.

(7.1.1968)

Raconter mon enfance.

... Raconter ma douloureuse enfance. Depuis le matin, où à l'âge de cinq ans, je tombai du haut de l'escalier en bois pourri (de chez nous) passant au travers d'un barreau, la tête la première dans une citerne qui se trouvait juste en dessous, entrebâillée juste pour le passage d'un seau, et j'allai frapper la tête au fond, sur des débris de bouteilles, me faisant une forte blessure entre le front et le nez. Si aujourd'hui,

je suis encore debout, je le dois à ma mère. Les mères, elles sont toujours là, même quand elles ne le sont pas. La preuve : ce matin, elle se trouvait à la rivière, distante de deux cents mètres, en train de laver le linge et (à un moment) elle renonça à laver le drap qui restait, quitte à refaire le trajet, en se disant : — je veux aller voir si les enfants vont à l'asile (une espèce de crèche dirigée par les Sœurs des Pauvres), chose qu'elle ne faisait jamais.

N'y a-t-il pas eu une sorte de communication entre moi et elle quand, en tombant dans le vide, j'ai crié : « Maman ! » N'a-t-elle pas entendu mon appel par une de ces voix mystérieuses que Flammarion, dans son livre, *Au-delà de la Mort*, appelle télépathie ? Je suis tenté de le croire en excluant toutes coïncidences et circonstances de ce fait pour moi encore troublant.

Quand elle fut arrivée devant le hangar sombre, encombré de charrettes, du bas de l'escalier, elle appela Catherine, notre sœur aînée, notre seconde mère.

— Et Jeannot ?

— Il vient de descendre, répondit-elle.

Tu t'imagines ses cris d'horreur, d'épouvante, qui n'avaient plus rien d'humain, quand elle me découvrit à travers les planches de la citerne. A ses cris, un matelassier, qui se trouvait en face de la rue, accourut avec d'autres voisins. Il fallut déclouer une des planches de la citerne pour me sortir, tant j'étais gonflé. Me tenant par les pieds, comme un lapin ensanglanté que l'on vient d'égorger, ils me (dépouillèrent) et, aussitôt, enveloppé dans une couverture, me transportèrent à l'étage, dans la chambre.

A force de bouillottes chaudes et de frictions, je repris vie par un long soupir, en étirant mes jambettes comme une grenouille qui retourne dans son élément. En ouvrant les yeux, je vis non sans épouvante, au pied du lit, le grand malabar de curé et, tout de suite, entrevis la scène de l'extrême-onction qui, chez nous, consiste à porter le Saint-Sacrement à la dernière minute aux mourants, le curé en tête, suivi d'un enfant de chœur qui portait l'eau bénite et agitait une clochette depuis l'église. Sur le parcours, comme au passage des pompiers ou de la police, les charrettes s'écartaient, s'arrêtaient et les gens faisaient des signes de croix en s'agenouillant, en marmottant des « Deo Gratia » ou un « De Profundis ». Dans ce bourg où je suis né, le plus pauvre, le plus pouilleux et aussi le plus fanatique, les gens se cotisèrent pour que ce miracle fût perpétué en ex-voto, en faisant faire un tableau représentant un enfant tombant du ciel (au lieu d'un escalier), dans une citerne et sauvé par l'appel de Dieu.

C'est ainsi que pendant longtemps je fus exposé dans le coin de l'église réservé aux miraculés. Et miraculé je fus jusqu'au jour de

mon expulsion de l'orphelinat... j'étais alors pointé du doigt comme un damné.

Mon histoire finirait là si un autre fait tragique n'était venu se greffer à elle, quarante ans après.

« *La Gazette de Mondovi* » (mon pays natal), que m'envoyait un vieux cousin, relatait qu'un enfant de douze ans venait de choir dans la même citerne et y fut noyé.

Emu, estomaqué, j'écrivis aussitôt aux parents en leur faisant mes sincères condoléances, me reprochant de n'avoir pas fait bâtir une margelle autour de ce trou maudit. J'avais écrit également au maire. Les parents me répondirent, mais du maire aucune réponse ne vint.

Que de pages il y aurait à écrire sur de tels faits banaux en eux-mêmes ! Et dire qu'il y a tant de littérateurs qui écrivent des pages et des pages pour nous dire comment ils se retournent la nuit dans leur lit ! Quelle misère ! D'autres répéteront « Fatalité, Destinée, Dieu l'a voulu... ».

Raconter la vie misérable de mon père, de ma mère, leur mort tragique, eux dont leur âge réuni est inférieur au mien... La mort de ma jeune compagne (qui s'est) éteinte à la Maternité de l'Hôpital Saint-Antoine, me laissant sur les bras un bambin, mort quelques mois plus tard, à Montargis où je l'avais mis en nourrice. La mort de ma femme après quarante ans de vie commune, me laissant sans progéniture. Celle de ma sœur et de mes deux frères... Mes accidents de travail, mes maladies, mes emmerdements avec les polices française et italienne. Mon arrestation par les fascistes à la frontière, ma vie de militant, de résistant, avec plus de désillusions que de satisfactions... Ah, mon Cher Henry, raconter tout cela serait pour moi comme remuer un poignard dans une blessure...

Conte toutes mes malheureuses aventures !...

(7.1.68)

(1) Suite de la lettre du 7-1-68 (p. 34) qu'après coup J. Calandri juge trop triste :

Eclaircies de bonheur, il y en eut, quoique rares, que j'invoque souvent, que j'appelle pour réchauffer, illuminer ma détresse, ma vie à son déclin — ne fut-ce que mon premier voyage à l'aventure, tout rempli de surprises, d'étonnements, de découvertes, quand, à bord d'un vieux caboteur, longeant la côte depuis Nice jusqu'au Quai de la Joliette à Marseille, je partis à la découverte, que dis-je, à la conquête du monde.

Pour seul bagage et capital mon enthousiasme, mon vague idéal d'un monde nouveau. Les voiles toutes déployées, le vent en poupe, des perspectives vers l'avenir ! ! ! Quel avenir ?

Les étoiles filantes que j'apercevais du pont du bateau n'étaient-elles pas comme mon bateau qui laissait derrière lui une traînée, un sillon phosphorescent, pour aller finir dans l'immensité de l'espace, du ciel, de la mer ! Assez de rêveries. Terre ! Terre ! s'écrie le jeune pèlerin navigateur de 17 ans en débarquant sur le quai de la Joliette.

Comme si on m'attendait, une foule de faces bronzées de marins, de mécaniciens, de débardeurs en habits bleus de travail, partageaient en rang, musique en tête au son de l'Internationale. « Debout les damnés de la terre ». Fou de joie, moi qui n'avais entendu et chanté que des cantiques à l'orphelinat et des fanfares militaires aux batailles de fleurs et carnivals de Nice... Quel ébahissement ! Quel contraste ! Où allaient-ils ? Est-ce que je me le demandais ? Je suivis le cortège, avec ma petite valise en papier mâché, fier, la tête haute, en parcourant les artères de Marseille en ce jour ensoleillé de printemps, le Premier Mai 1900.

Je t'attendais, nous t'attendions, ô douce Pâque des travailleurs. Que de Premier Mai ont passé depuis ; combien passeront encore avant que l'on prenne la relève des martyrs de Chicago, tous morts assassinés mais le regard vers l'aurore. Et voilà mon premier bain dans la masse des travailleurs, mon baptême du militant...

Ma dernière connerie.

Ma dernière connerie, c'est d'avoir vendu mon bien (mon fonds, logement compris) sous un contrat des plus immondes, des plus immoraux qui soient : « Vente en rente viagère ». Voyez-vous le masque hypocritement souriant du futur propriétaire absolu, qui vient chaque trimestre m'apporter le chèque dû, avec l'espoir que ce sera le dernier, tout en me souhaitant bonne santé et au revoir, au trimestre prochain, quand dans son âme et conscience il se dit : Mais il ne crévera pas encore ce vieillard encombrant ! Quel dommage pour moi.

Je n'avais pas lu et compris assez tôt la maxime de J.-J. Rousseau : « l'argent que tu as, c'est celui de l'indépendance, celui que tu recherches, c'est celui de l'esclavage ».

(7.1.68)

Je suis né dans une ville.

Je suis né dans une ville qui fut française par une victoire de Bonaparte qui vainquit les Piémontais en 1796 à Mondovi. Je vis le jour rue de la Paroisse, inscription que je me rappelle avoir lue dans ma tendre enfance. C'est à cette même paroisse que fut refusée à mon père l'ouverture de la grande porte, lors de son enterrement, parce que fondateur d'une Société de secours mutuel, et que le drapeau portait comme emblème, deux mains entrelacées au lieu d'un saint ou d'une madone. Les ouvriers furieux menacèrent le curé, lui disant que quand il créverait on le traînerait dans la rue au bout d'une corde.

(15.3.68)

Donne-moi un marteau.

Donne-moi un marteau, un bout de métal laminé à former, à modeler, je ne serai pas aussi embarrassé qu'à tenir une plume pour écrire en clair ce que je ressens.

(Est-ce que) tu te rends compte de la somme de volonté, de travail, de mémoire, pour décrire et commenter, si l'on veut faire quelque chose de valable à tous points de vue, descriptif et commentaires, pour en tirer un exemple, une leçon, une morale de mes faits et gestes, depuis ma douloureuse enfance à ma triste vieillesse ?

J'aurais du mal rien qu'à énumérer les chapitres et je n'ai pas fait partie de ceux qui passent leur vie à couper des cheveux en quatre ou à discuter pour tromper leur ennui sans rien conclure, mais de ceux qui vont droit au noyau, en se retroussant les manches, pour se mettre au travail.

L'heure est passée. Il n'y a plus assez de pétrole de l'esprit pour alimenter le moteur.

Adieu donc, chants de cuivre et soupirs de flûte. Le printemps adorable a perdu son odeur, disait Baudelaire.

Contentons-nous de rester en relations épistolaires avec nos amis, nourris d'attaches idéales, dans ce sentiment tranquille qu'est l'amitié qui nous permet de nous confier nos espérances, nos désillusions, nos peines par la bonne foi réciproque.

(20.4.68)

Le penseur de Rodin.

Ta correspondance a bien réveillé en moi le goût, le plaisir d'écrire, mais, comme tu le sais, mes maigres connaissances et ma mémoire défaillante m'interdisent d'aller plus loin que le banal langage. Merci de l'avoir compris et de l'avoir excusé... Parmi les rares copains qui me restent, aucun n'est à même de me faciliter, de m'aider dans ce travail. Leur culture ne va pas plus loin que le catéchisme appris à l'école de Sébastien Faure ou d'un Paraf-Javal.

Une preuve... A l'un d'eux, à qui je demandais son opinion sur une reproduction encadrée dans ma chambre du « Penseur » de Rodin, ce grand symbole de la vie cérébrale, il me répondit grossièrement que cela représentait « un homme en train de chier »...

Textuellement ! Quelle misère mentale ! Un disciple mordu de Paraf-Javal, que tu dois avoir connu pour avoir tenu une boutique de libraire, rue Monge (dépositaire du Groupe d'Etudes Scientifiques)... encore un à éliminer, à ajouter à ceux qui s'éliminent d'eux-mêmes.

... Au cours de mes relations avec mes amis et camarades, j'ai dû subir bien des désillusions, des déboires ; par contre, je garde un souvenir constant, ému, de ceux qui restaient debout jusqu'à leur mort sans se renier, tel Armando Borghi qui vient de s'éteindre à mon âge à Rome.

Sur ce point je ne t'en dis pas plus long car je sais comme tu fus mal récompensé par ceux pour qui l'amitié n'est autre que de l'intérêt ou un caprice passager.

(21.5.68)

Ah ! si au temps de ma jeunesse.

Ah ! si au temps de ma jeunesse et même plus tard j'avais eu la chance de lire des proses du genre de celles de *Maintenant!* Je ne serais pas resté la gourde que je suis, car mon désir d'apprendre était grand.

Quand je pense que mes premiers contacts avec des révoltés, ce furent avec des hommes plus âgés, italiens comme moi, émigrés, presque tous fils de vieux Carbonari, qui ne parlaient que des exploits de leurs ancêtres, d'attentats, de coups de poignards, au lieu de culture...

Je me rappelle même qu'un garçon pharmacien me donna à lire les œuvres de Nietzsche, de Stirner, de Ugo Fascolo. Littérature incompréhensible et indigeste pour moi, garçon de seize ans, qui sortait d'orphelinat, la tête bourrée de catéchisme.

Et par la suite, dans ma vie vagabonde, impossible de trouver un homme intelligent, capable de deviner mon ardent désir de m'instruire.

A présent, il est trop tard pour rattraper le temps perdu à écouter les fantastiques bavardages d'un Paraf-Javal, d'un Libertad, d'un Mauricius, etc.

(21.9.68)

LE TRAVAIL : OUVRIERS ET MILITANTS

Les mufles et les autres.

En fait de muflerie, de goujaterie, d'inconscience, de je-m'enfoutisme de la part des soi-disant copains, le comble me fut révélé quand j'appris comment était mort un vieil ami. Mort désolément dans des conditions affreuses. Ce vieux camarade ! Ne le voyant plus depuis plusieurs semaines aux réunions du groupe italien, un copain, passant par hasard avenue de Clichy, monta pour le voir. Il trouva sur la porte les scellés du Consulat d'Italie. La concierge, la seule personne qui le visitait, le trouva mort un matin. Elle avertit le commissaire et, après constatation, le commissaire s'adressa au Consulat. Le Consul au prêtre, et c'est ainsi que fut expédié à la fosse commune l'athée, l'iconoclaste. Pour lui, suprême injure, le dernier outrage.

Quelle misère ! Quelle honte ! Pour nous qui braillons sur la solidarité.

Et que dire de cette annonce, le fait est récent, publiée dans le journal *Humanità Nova* fondé par Malatesta : « Le camarade Piedimenti,

hospitalisé à l'hôpital de Gênes, se sentant mourir, *prie* (tu entends : prie!) les camarades de *bien vouloir* lui rendre visite pour leur remettre ses quelques économies pour sa dernière souscription pour le journal, pour la propagande.»

Quelle grandeur d'âme, quel stoïcisme, quel attachement de cet homme pour son Idéal ! mais aussi, quelle honte pour nous. Les larmes aux yeux, j'en ai rougi !

Et combien d'autres disparaissent dans l'oubli, sans à leur côté un frère à qui transmettre le flambeau, disons la petite lumière (il lumicino) qu'ils ont vaillamment portée.

Notre égoïsme trouve plus commode d'ignorer le mal d'autrui et de se contenter de faire l'éloge funèbre avec les traditionnelles condoléances plus ou moins hypocrites...

(7.1.68)

Pietro Gori.

Ce n'est pas sur les registres ni dans le creux des rides que l'on découvre l'âge de l'homme, car bien souvent les personnes d'un même âge ont un âge réel différent, mais plutôt dans les battements de leur cœur.

Ecoutez-les.

... Ecoutez le mien qui tressaille en évoquant la belle figure de Pietro Gori dont je vais vous tracer quelques traits. Ecoutez... C'est le tribun qui parle.

« Citoyens et citoyennes, du haut de cette tribune nous déclarons, moi et mon jeune vieux camarade, que si malgré tant de batailles perdues, nous avons conquis, ô sans grand mérite, celle de notre âge avancé, nous avons encore à nous élever l'esprit en fête, loin d'avoir des pensées tortueuses, toujours du même côté de la barricade, dussions-nous mourir, comme disait si bien le grand philosophe Giovanni Bovio, comme le Christ attaché sur la croix, et n'en vouloir être détaché tant que l'on ne nous prouve le contraire de notre certitude, que la Pensée est anarchiste et que l'histoire marche vers l'Anarchie. »

La Pensée ne mourra pas. On a dit : Socrate, renie ta pensée : le philosophe sacrifie sa vie, et la Pensée survécut. On a brûlé vifs les Giordano Bruno, le Chevalier de la Barre, et malgré les flammes, la Pensée survécut. Et Galilée sous la torture s'exclama :

« Et pur si muove. »



Après un essai de faire une brève biographie sur lui, je renonce par respect de sa personnalité. Dans la crainte, même dans la certitude que je ne ferais qu'écrire des âneries, sur cette grande figure du mouvement anarchiste.

... toute l'importance, la valeur de ce savant à qui, en 1895, la Société de Géographie des Etats-Unis, confiait mission d'explorer la

Patagonie, la Terre de Feu, le Pôle Sud. La chaire de criminologie sociale confiée par l'académie de Buenos Aires, l'avocat, le benjamin du Barreau de Pise qui sut, ô miracle ! arracher des larmes à des juges.

L'orateur réclamé par toutes les contrées des deux Amériques, pour pouvoir entendre sa voix chaude, caressante.

Le poète au verbe d'or, le journaliste, le camarade.

Donc, renonçons...

(28.4.69)

L'atelier.

Ayant pignon au carrefour de quatre routes, sans vitrine désormais, c'est plus disposé pour une agence de renseignements que pour un magasin-atelier. Là je bricole, faisant des réparations ou exécutant des travaux que le quincailler d'ici me commande. Non plus pour gagner ma croûte, mais simplement par passion, par vice du travail. N'est-ce pas un mérite de ne pas vivre en parasite ?

Pour moi, en dehors de toutes considérations, contingences, obligations sociales et du peu de considération (qu'on a) pour celui qui produit, le travail reste l'un des instruments de perfectionnement individuel et est la sauvegarde de la dignité.

Ohé... Sportifs professionnels et futurs champions, a-t-on besoin de vous dire que le travail fortifie les muscles, qu'il aguerrit la volonté, l'esprit d'initiative pour savoir entreprendre, la constance, la persévérance, et qu'il a pour résultat autre chose que vos performances, vos prouesses, vos médailles, vos embrassades sous les applaudissements d'une foule chauvine en délire ? Combien sont éphémères vos émotions, vos victoires. Quelle plus douce émotion que celle d'être utile, de faire œuvre durable, immortelle, puisque nos idées, notre labeur vivront encore quand nous ne serons plus et nous rendront justice auprès des générations futures. Si vous n'étiez pas des sourds, je vous dirais encore que c'est par le travail que l'homme atteste sa supériorité sur la nature ; il la modifie, il la dompte. La supériorité d'une nation, d'une civilisation se mesure par la différence du travail accumulé et non pas par l'éclat de vos exploits.

(Et vous, politiciens, ...) puisque vous voulez vous occuper aussi des vieux, qu'attendez-vous pour construire à côté de vos piscines, de vos stades, de vos stades de jeux, etc., des refuges, des foyers-ateliers pour les vieux ? Ils viendraient là, pour se distraire, à leur tour, tout en bricolant, se délasser en travaillant...

Pour ceux qui furent bien souvent promoteurs d'inventions, de trouvailles exploitées par des ingénieurs ingénieux — les exemples fourmillent de ces prévarications, et consacrées par des tribunaux. Un exemple parmi des milliers d'autres. Un ouvrier tourneur de chez Citroën à Grenelle qui avait appliqué sur son tour un truc qui augmentait

considérablement le débit des pièces. Sa trouvaille lui fut réclamée au moment où il quitta sa place. (Il regimba.) Le syndicat des métallos, Merrheim en tête, la Chambre des Prud'hommes, protestèrent. Rien ne valut. L'affaire fut jugée par un tribunal et le bon bougre fut débouté pour avoir utilisé matériel et outillage, propriété de la firme qui, « en douce », avait eu soin de prendre un brevet...

Et combien d'autres à ma connaissance, et des milliers que l'on ne connaîtra jamais qui firent la prospérité, la richesse de leurs patrons.

... L'égoïsme est à la base de toute société ; d'accord, mais le rôle des hommes d'avant-garde n'est-il pas de le rendre plus humain, plus noble, plus courtois, en opposant (à ces défauts), cet ensemble de penchants instinctifs, sympathiques que sont la solidarité, la bonté, la tolérance, principales prérogatives des hommes libres ?

Personnellement, je préfère être la poire que l'on recherche qu'être la crapule que l'on esquivé. Tant pis pour moi, mais après tout, je me sens plus léger.

(6.2.68)

La maladie.

N'ayant jamais été malade, tu ne peux admettre (de l'être), m'écris-tu dans ta dernière lettre. Non mais ! « mon jeune ami... », aurais-tu la prétention d'avoir en poche un billet de faveur pour arriver indemne, sans rien payer jusqu'à la dernière étape ? Avant et pendant ton âge, je l'ai cru moi aussi, mais depuis, à combien de gares ai-je dû m'arrêter pour reprendre ensuite le chemin, pour arriver bientôt à la dernière.

Plus moyen de « brûler le dur » ni de faire la nique au médecin qui venait visiter « un malade » tandis que j'étais sur le bord d'un toit, à poser des gouttières, ou à traîner mon charretton.

« Sono passati quei tempi felici. »

A présent, les gares se succèdent à grande vitesse. Celle pour la Médecine, celle de la Radioscopie, celle de la Cardiologie, celle pour la Pharmacie, la halte pour l'hôpital, celle enfin pour la « der des der ». Sans rien abdiquer en attendant la servante silencieuse, la complaisante endormeuse de tous les regrets, comme dit si bien Grégoire Le Roy reproduit par Léon Bocquet dans « *Maintenant n° 1* ».

Je viens de faire un petit arrêt en gare de la petite Chirurgie pour déposer, non sans douleurs et de la « douloreuse », un petit kyste de la grosseur d'une fraise qui (m'était) sorti derrière l'oreille droite. Le bulldozer, en l'occurrence le bistouri électrique, a vite fait pour aplanir ce petit monticule de graisse pourrie. Et en avant pour la prochaine. Préparez vos billets, S.V.P. ... billets de la Banque de France, bien entendu...

Ne te donne pas trop de mal, à moins que cela ne t'amuse, pour corriger mes élucubrations. Car tout finira au purificateur avant moi. Je tiens à rester jusqu'à la fin l'animal qui a toujours effacé ses traces au sortir de sa tanière, (précaution) qui me permet de passer les filets des lois sans jamais avoir été pris.

(13.10.68)

Pour le moment, je me sens un peu déséquilibré. Est-ce dû au changement de saison ou à un amoindrissement de mes facultés ?

Après tout, j'attends sans appréhension l'heure du départ final, la conscience tranquille d'avoir payé ma place au théâtre de la vie sans avoir jamais profité des billets de faveur, sauf ceux que je me suis procuré moi-même en brûlant le dur...

Mas comprès ?

(5.3.68)

Compétences, capacité.

En dehors des attaches idéales qui m'unissent encore avec ce qui reste de sain dans notre mouvement, je conserve le souvenir de ceux qui ne sont plus, le souvenir aussi des ouvriers qui, sans être des « idéalistes », furent et demeurent des exemples d'intelligence, de capacité, de dignité, d'indépendance et de propreté morale, au point de susciter l'admiration, l'estime, le respect même de leurs employeurs.

Oui, mon « vieil intellectuel ». Après tout, si la modestie exclut l'orgueil et la vanité, elle est parfois compatible avec une certaine fierté qui résulte du juste sentiment de ce que l'on vaut.

Compétence, capacité équivalent à plus d'indépendance, à plus de respect et à plus d'aisance. Voilà ce que j'ai toujours prêché à mes apprentis.

Nourri et mûri dans ces sentiments de classe, je me suis fait taxer d'« ouvriérisme » au nom de préceptes doctrinaires et disciplinaires de la doctrine pour avoir affirmé être toujours avec ma classe, même aurait-elle tous les torts, pour la raison que lorsqu'elle a raison on lui donne (quand même) toujours tort. Et le contraste se manifesta encore plus frappant quand, devant l'anticommunisme excessif, j'exposai mon point de vue : tout en reconnaissant qu'effectivement le communisme n'est plus que « du russisme », il n'en restait pas moins, qu'à la base, il y avait les travailleurs qui, comme nous, luttent pour améliorer leur sort.

Le revoilà l'ouvriériste qui reparaît sous ses bleus ?

(21.5.68)

Types d'ouvriers.

En pensant au brave compagnon charpentier Magneux, j'évoque un plombier installateur, mon camarade Zonietti qui, grâce à ses capacités

professionnelles et linguistiques fut désigné par la maison de Zurich (qui l'employait) pour aller exécuter des travaux de sanitaire et chauffage dans un des palais du Tsar et ensuite dans un des palais d'Alphonse XIII, à Madrid. Que de dérangements et que de soucis pour les polices, il fallait faire intervenir les ambassades, pour avoir les passeports.

Et l'Aurichien Karas... qui s'était présenté tout dépenaillé, barbe et cheveux longs, chaussé de sandales, à la maison Zulzer, avenue de la République.

— Que savez-vous faire ?

— Moi, je suis mécanicien. De la mécanique la plus petite à la plus grande...

L'ingénieur qui l'interroge sortit de son tiroir une vieille montre et un revolver.

— Tenez... réparez-moi ça !

— La montre, oui... le revolver, non ! Et le voilà parti à expliquer que ses principes de bon chrétien, lui interdisaient de réparer des armes à feu.

Ce serait trop long de te narrer toutes les misères qu'il dut supporter avec les compagnons avant qu'il devienne directeur d'atelier de la maison Zulzer.

Et aussi cette tête brûlée par l'alcool de Petit, l'anarchiste, premier objet de conscience sur qui Mme Séverine écrivit un article vers 1910. Menuisier d'art, comme il voulait qu'on le désigne professionnellement, inventeur de rabots dont l'un était articulé pour le façonnage et les fouillures dans les cintres. Il était poète aussi...

A écrire sur la vie de ces types originaux (doués de quelque génie), il y aurait de quoi faire des volumes.

Et le signataire (de cette lettre) qui, se trouvant à la tête d'une grève d'atelier à Alger (1), fut interpellé par le patron :

— Vous, qu'avez-vous à réclamer, vous qui êtes le mieux payé ?

— Moi... presque rien... mais je me solidarise avec « les sidi » qui gagnent quarante sous pour leurs douze heures de travail.

(1) Suite de la lettre du 25-5-68 :

En me remémorant Alger, je pense à cette petite équipe de copains libertaires dont je faisais partie avec Beau, Gilles et deux peintres algériens dont j'ai oublié les noms, et pour directeur responsable Arnauld-Bontemps, ouvrier repousseur-orfèvre parisien, ami intime d'Almeryda, de Merle, de Gustave Hervé, qui s'est illustré pendant la guerre de 14 pour avoir réussi à faire évader un aviateur notoire prisonnier en Suisse.

Nous avons lancé avec de maigres moyens le « Réveil de l'esclave » à une époque où Max Régis vendait son journal « l'Anti-Juif » en plein quartier Juif de Barbazoum, une main à la poche sur la gachette de son revolver. « Demandez le réveil de l'Esclave ! », criais-je fort, moi le crieur inutile. Le grain était jeté. La pensée ne se consume ni se détruit. Elle va moulinant les cerveaux, secouant les serfs, soulevant les foules et tôt ou tard elle germera. Hardi les gars !...

Menace de renvoi, même d'expulsion... en définitive, ce fut moi qui, longtemps après, partis (de mon propre gré).

Ne crois-tu pas qu'il y a une pointe de fierté d'exercer un métier comme le mien, quand un Einstein, au déclin de sa vie, répondait à un journaliste que, s'il devait recommencer, il se ferait plombier.

(25.5.68)

Un vieux de la vieille.

Avec les joies de la lecture, quelques visites et les lettres des amis viennent équilibrer en partie ma solitude et mes chagrins.

Ces jours-ci, un copain venant de Mexico m'a réconforté en m'apprenant que mon vieil ami Pedro Vallino, impliqué en son temps avec Charles Malato dans l'attentat contre Alphonse XIII, rue de Roban à l'angle de la rue de Rivoli, était toujours vivant au Mexique. Dire que depuis plus de trente cinq ans, je demandais aux Espagnols de tâcher d'avoir de ses nouvelles! Les uns le croyaient mort, d'autres, perdu dans la brousse à soigner les Indiens. Quel plaisir pour moi de le savoir heureux avec sa femme, luxembourgeoise, entouré de ses fils dont un est docteur comme lui. Je lui ai écrit aussitôt.

Encore un vieux de la vieille retrouvé. Au bout de tant et tant d'années! Et bien oui, on a beau être pessimiste et faire le malin... aux sensibles, *ça fait tout de même quelque chose...*

(21.9.68)

Delesalle.

J'ai connu Delesalle aux *Temps Nouveaux*, lorsque je me suis présenté à la rédaction pour leur demander de me faciliter la recherche de travail.

Jean Grave m'observa par-dessus ses lunettes sans rien dire; par contre, Delesalle me posa quelques questions: si j'étais syndiqué. Ma carte d'adhérent à la C.G.T. lui inspira confiance et il écrivit quelques mots de recommandation pour le secrétariat de la Bourse du Travail. Cela me valut de toucher le Viaticum et un meilleur accueil à mon syndicat.

(21.9.68)

Pour tromper la solitude.

Pour tromper la solitude, l'ennui, je viens d'entreprendre un travail de tôlerie à faire chez moi, d'une quarantaine de mille francs anciens, travail assez dur mais combien agréable; pouvoir encore tapoter sur mes « tas », sur mes bigornes et entendre le chant métallique de mes marteaux. Voilà de quoi me distraire pendant une bonne semaine.

(13.10.68)

A la ligue antialcoolique.

J'ai fait partie — non officiellement — de la Ligue antialcoolique du boulevard Saint-Germain, patronnée par des vieilles rombières et même par le général D'Amade, ce vieux massacreur d'Africains.

Mon ami Gustave Cauvin était le conférencier officiel et moi son aide bénévole pour la préparation matérielle de ses conférences avec cinéma. Mon rôle consistait à amener depuis la gare des trains de banlieue la plus proche de la salle, le matériel qui consistait, outre l'appareil de projection, en une grosse bouteille de gaz acétylène pour la projection des films, car l'éclairage électrique n'avait pas encore remplacé le gaz de ville. Puis, à la cadence de mes bras, je tournais la manivelle pour le déroulement des bandes, pendant que Cauvin parlait. Nous avons fait ainsi presque le tour de Paris, et plus tard, de Lyon.

(1.11.68)

Le fouet.

C'était un copain, un pays à moi que j'accompagnais pour rechercher un emploi à la Compagnie Générale des Transports, place Arson à Nice.

(Il se présentait) en qualité de charretier qualifié.

Au milieu d'une cour circulaire entourée de remises pour chevaux, le Directeur lui présenta le seul outil en usage pour le charretier : le fouet.

— Voici un fouet, prouvez-moi que vous savez vous en servir.

Mon ami prit le fouet, le plia plusieurs fois en arc pour l'assouplir, il sortit de sa poche une longe qu'il attacha solidement au bout, fit s'écarter les ouvriers qui se trouvaient là et (aussitôt), par des « tic et tac » sur le sol, joua l'air de la *Marseillaise* ; (cela donnait) l'effet d'un instrument percutant. Les chevaux tapageaient des jarrets et piaffaient en guise d'applaudissements dans leurs stalles qui entouraient la cour...

(Il fut) embauché séance tenante. On lui confia d'abord un cheval pour des petites livraisons, puis deux, puis trois, puis quatre chevaux attelés en file indienne, (lui confiant) les gros charrois allant de Nice à la frontière de Vintimille.

Je coupe court pour que ta barbe n'ait pas le temps de pousser en te disant en conclusion qu'il fut enterré ici, à Cagnes il y a un an. Je crois que la suprême injure qu'on lui a faite fut de l'avoir conduit (au cimetière) en auto par l'entreprise Roblot, lui qui aimait tant les chevaux. *Pace all'anima sua. Amen...*

Tu trouveras peut-être bête ce que je viens de te raconter, mais que veux-tu, j'éprouve toujours un sentiment de fierté à savoir, à voir, à faire du bon travail, sorti ou qui sort des mains expertes d'ouvriers, que ce soit un attelage avec chargement bien équilibré, un gros charreton

à deux roues, un pont, un château, un bateau (ou) une cathédrale. Toutes ces œuvres utiles, immortelles, puisque survivant encore quand nous ne sommes plus là.

... La première fois que je montai au haut de la Tour Eiffel en 1905, j'ai senti le besoin de crier, plus haut encore que la tour : « Voilà ce que nous avons fait ! De vous, Messieurs les bourgeois, de vous les fainéants, on ne voit rien... ou presque rien !

(10.1.69)



En 1915, quand Paris manquait de charbon, nous avions moi et (...), un des plus fidèles disciples de Raymond Duncan, lancé la « Marmite italienne », poêle à sciure, et (l'avions) exposée dès 1915 à l'*Exposition du Feu* au Grand-Palais, et le ministre des Affaires étrangères, Cambon, en fit le premier achat.

Ceci sans commentaire. Sans félicitations ni diplôme, ni médaille, ni bénéfice...

Pour la croûte !

(10.1.69)

ADELINA

Maisons hospitalières.

J'ai visité quelques-unes de ces œuvres de charité gratuite ou payante et j'en suis revenu découragé, pour ne pas dire plus (à la pensée) de me voir mélangé parmi cette masse douloureuse de « chroniques », de tordus, d'estropiés.

— Allons, me disais-je, ne fais pas la grimace, regardes-toi dans une glace ! Des rides, des yeux miteux, quelques rares cheveux, une bouche sans dents, un rictus sur les lèvres au lieu d'un sourire, etc.

N'écoute pas le poète qui dit :

« Quand il n'y a plus d'espoir
La mort devient un devoir. »

Opposons la seule forme de courage qui nous reste : la patience, la résignation. Pourtant, vois-tu, je vais tenter une dernière expérience.

Ayant su qu'une Italienne vivant en Italie avait l'intention de s'expatrier, je lui ai proposé une chambre indépendante avec salle de bains dont je dispose, en échange de quelques menus travaux de ménage. J'espère réussir. Chi lo sa ?

Quand la signorina sera là.

A la fin du mois, je serai fixé sur ma nouvelle position, quand la signorina Adelina sera là, à la date promise. Je sais d'avance que

cette cohabitation comportera bien des (inconvénients), bien des concessions. Pourtant, cela sera toujours préférable à l'asile des vieillards.

... Enfin, je te tiendrai au courant et si l'on conclut quelque chose de positif, je t'inviterai à la noce... Tiens-toi « allegro-andante »...

(21.5.68)

L'arrivée.

Comme d'habitude, toujours en retard. La raison valable, cette fois, est l'arrivée de Mme Adelina avec un mois de retard sur l'horaire et n'ayant qu'un passeport de tourisme ; cela m'oblige à faire un tas de démarches chez le Consul et aux autorités françaises pour lui obtenir l'autorisation de se fixer en France et pouvoir y travailler en qualité de ménagère.

Au physique, très sympathique ; des yeux d'un bleu très clair, qu'elle dit être angélique. S'il est vrai que les yeux sont le miroir de l'âme, cela suppose beaucoup d'innocence ; une qualité qui est presque un défaut. Pas bavarde du tout ; cela me change des copines connues, ces savantasses qui, par leur prétention, rendaient la vie insupportable dans le ménage.

Comme tous ces habitants de la Basse-Italie, très bigote, superstitieuse.

De tout cela, je me fous... si je puis trouver en elle la réciprocité d'une sociabilité sincère, sans prétendre à partager son lit. Etre social et sociable, cela suffit pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, au lieu d'aller finir mes jours parmi les vieux débilittés qui tournent en rond sur leurs fesses et le long des murs (je pense à un poème de Verlaine).

(3.7.68)

Post-scriptum : la mort de Rirette.

J'ai appris par la radio la mort de Rirette (1). Je la revois par la pensée avec son cher Serge, à une époque de vaches maigres, se contenter d'une brioche pour dîner en contemplant le coucher du soleil...

... En ce moment, je suis à nouveau seul. Le frère d'Adelina est venu la chercher pour assister à son mariage en Isère. Pour combien de temps ?...

(1) Rirette Maîtrejean et Victor Serge, impliqués alors dans le procès de la bande à Bonnot. Ils s'occupaient tous deux du journal « l'Anarchie ».

Désillusion.

Cher Henry,

Je vais commencer ma réponse en te chantant l'air que Caravadossi chante dans *la Tosca* : « Il s'est enfui le beau rêve d'amour... »

Et me revoilà à nouveau seul dans mon local, pareil à un animal qui s'enrage dans sa cage... Seuls avec mes pensées, mes blasphèmes... Une peine de plus ou de moins, ça ne change rien à mon destin. A quoi dois-je espérer encore quand la nuit se confond avec l'aurore ? Et que bientôt sonnera pour moi l'heure dernière, pour la dernière demeure, et retourner en poussière avec mes déboires dans le four crématoire ou bien dans un cimetière.

Mes ennemis chanteront leur délivrance de ma présence, les amis leurs condoléances. Et par-delà, la vie continuera.

.....

Qu'importe... si le Temps, ce grand destructeur, s'est érigé en vainqueur, changeant la couleur de mes cheveux pour les teindre couleur cendre et si, sur ma face, il a mis une grimace au lieu d'un sourire, si mon front se creuse de rides et si, petit à petit, se creuse le lit de l'éternel oubli ; qu'importe !

Adieu donc, désormais, emmerdeurs, profiteurs, tapeurs de toutes sortes, je ferme la porte.

Que le diable vous emporte !

Ainsi je termine ma jérémiade, motivée par l'abandon d'Adelina (la pauvre), victime de la volonté de son frère, devenu le maître après la mort du père, le maître absolu de la famille selon la tradition patriarcale encore très respectée dans les contrées arriérées des Abruzzes. En effet, après être venu la chercher chez moi vers la fin juin, pour qu'elle assiste à son mariage, le 6 juillet à V..., je recevais d'Italie une lettre, le 15, où elle me disait que son frère l'avait obligée à retourner au pays.

Et voilà, après deux mois d'attente et quinze jours de vie commune, le résultat.

De voir bouleversés tous mes projets, me voici à nouveau *da capo*... Tu comprendras toute l'amertume qui résulte de cet état d'âme passager...

Je termine en chantant l'ironique lamentation de *Pagliasso* : « Ridi Pagliaccio dell'amor tuo in franto... ridi... ridi... »

Que veux-tu, on ne peut mâcher amer et cracher doux ! Tellement les mauvaises manières algrissent le caractère. Ah ! Qu'elle est moche la vie... et dire que j'aime tant rire !

(26.7.68)

L'annonce pour rien.

... Il faut dire à ma décharge que je deviens de plus en plus lent à la lecture et à l'écriture, lenteur qui confine à la paresse, faute de volonté et d'équilibre.

Après l'abandon brutal, sans explication, d'Adelina, j'ai mal supporté sa vilaine attitude, après avoir agi en « gentleman » désintéressé et compréhensif. Ma largesse d'esprit, ma générosité n'ont rien valu contre leurs croyances, leurs traditions ancestrales qui veulent que l'aîné mâle soit et reste le maître absolu de la famille.

Des mots désabusés de Baudelaire me sifflent à l'oreille : « Résigne-toi, mon cœur, dors ton sommeil de brute ».

Eh bien non ! Le vieux Piémontais, que l'on dit aussi têtù qu'un Breton, va vouloir encore, malgré ses échecs, tenter de trouver la problématique, l'imaginaire « âme-sœur » l...

Ces jours-ci, j'ai fait paraître une annonce dans le journal *Nice Matin*, ainsi conçue :

« Monsieur âgé offre chambre meublée indépendante avec salle de bains, cuisine, gaz, lumière, à dame seule, en échange petits travaux ménagers. »

J'étais loin de croire qu'une quinzaine de personnes auraient répondu à ma demande. Après avoir trié patiemment, comme on trie un plat de lentilles, les colonnes d'annonces, aux caractères si minuscules, d'un journal.

Résultat : nul. Les unes trop vieilles, donc d'aucun secours de part et d'autre ; une était propriétaire à Nice, dans l'intention de louer son appartement ; une autre, en plus des avantages que j'offrais, en échange d'un coup de torchon et faire mon lit, me réclamait aussi la nourriture ; d'autres, des vieilles rombières, veuves d'officiers et d'ingénieurs, déclassées par leurs dépenses, leurs abus ou leurs vices, etc., etc... J'arrête ici la liste pour ne pas t'ennuyer avec ces « dames en peine ».

Ne va pas croire que mon annonce comportait des bas calculs égoïstes ou des (idées de) bagatelle.

Egoïsme et altruisme se confondent dans la recherche de celle (si jamais je la trouve) sans gêne, seule, handicapée, elle aussi à la recherche d'un peu d'affection, et qui pourrait, par contacts confiants, devenir une compagne pour le restant de mes vieux jours, compagne à laquelle je léguerais mes meubles et mes quelques économies.

Et le vieux poète sarcastique revient pour me dire : « Allons, vieux trimard, étouffe tous ces élans, ces illusions pour voir en face la triste réalité, et pour corollaire, tes 86 ans. »

Pan ! pan ! Qui frappe à ma porte ? Allons, pas de rêves superflus, pas d'hypocrisie... Tu le sais bien que l'heure est proche, vieux farceur !

(21.9.68)

ANECDOTES

Sur Pagnol.

C'est une pure blague de dire que les bons outils font les bons ouvriers, quand c'est exactement le contraire.

A ce propos, sur ce sujet, je vais te conter une anecdote ou je fus (mêlé).

Il y a de cela dix ans environ. Je me trouvais chez mon quincaillier et j'entendais le commis qui faisait l'article sur une scie à chantourner, devant moi, à un client.

— Mais oui, Monsieur Pagnol, avec un pareil outil, vous pouvez couper en rond, droit, etc...

Au nom de Pagnol que je ne connaissais vaguement que par des écrits, je me remémorai une recommandation écrite par lui. Me penchant à la hauteur de son oreille, doucement, je lui répétais sa remarque : « N'achetez jamais un outil à des personnes qui ne savent pas s'en servir ! »

Il se retourna brusquement et, me regardant droit dans les yeux, me demanda : « Qui a écrit cela ? »

— Mais c'est vous, M. Pagnol...

Il me tendit la main que je serrai bien fort (tandis qu'il posait l'autre main sur mon épaule en me disant :

— Vous êtes un bien brave homme...

Brave homme, par extension, en provençal, veut dire aussi : capable, compétent, etc.

Merci du compliment sous-entendu.

Sur Raymond Duncan

Comment j'ai connu Raymond Duncan... A peine débarqué à Paris sa première conférence « démonstrative » fut faite à la Bourse du Travail.

Pour thème : « La Beauté du geste ».

Je résume : « Moâ, quand compris l'inutilité des chaussettes, moâ, les enlever et jeter à la poubelle, et avec, tous habits qui gênent mon corps, etc., etc. Moâ, adopter la science, la philosophie grecque qui libèrent l'homme de toutes les entraves. Plus de naturel, plus de variété et de beauté dans la souplesse de ses mouvements, et aussi, dans le langage, selon la philosophie de Sophocle (son dada !). »

Conférence avec démonstration, en nous faisant tout d'abord quelques pas de danse classique pour en arriver (je te parle de ce que j'ai le mieux retenu) à la position pratique, plastique de celui qui scie du bois, qui lime, etc., de celui aussi, qui sait donner un coup de poing avec « art ».

Pour finir par un appel : « Hommes, non seulement vous devez vous libérer des entraves qui gênent votre corps, mais aussi de ce qui encombre votre esprit, votre âme. »

De cette conférence devant une foule nombreuse dans l'enceinte de la Bourse du Travail, les uns rirent, d'autres s'y instruisirent, d'autres, les journalistes à la solde, s'en moquèrent.

Néanmoins, ce fut un gros succès qui se continua par la suite à la Coopérative de Belleville (la Bellevilloise), etc., etc...

Il fut vidé (R. Duncan) de son appartement qu'il avait loué vers l'Etoile, à la suite d'une pétition de bons bourgeois bien pensants, parce que leur marmaille se postait au-dessus de l'escalier pour savoir s'il était vraiment nu sous son pagne. De là le sobriquet de « l'homme nu »...

Lina Cavalleri.

Une autre artiste que j'ai connue : Lina Cavalleri. Très intime avec son frère, je fus amené plusieurs fois chez elle, pour des bricolages de robinetterie dans son appartement avenue de Madrid.

Elle disparut de Paris, au moment des bombardements des Zeppelin et de la « Bertha ». Elle avait laissé à son frère, à la gouvernante et à la fille de celle-ci, l'appartement. A la suite du recul des troupes ennemies, le frère de Lina et un camarade, Oreste Donati, décidèrent d'aller se rendre compte de ce qu'il y avait eu dans une propriété de Lina. Je devais les attendre, avenue de Madrid, car c'était non loin de Paris. Comme convenu, je m'y rendis le soir, après mon travail. Et je trouvai la fille en pleurs et sa mère gémissante dans son lit. Je courus à la recherche d'un médecin, m'adressai au poste de police pour avoir des adresses des médecins de service. J'ai couru tout le quartier d'Europe et au-delà. Les larbins en m'examinant dans mes habits d'ouvrier me répondaient sèchement que le docteur n'était pas là, ou était aux armées (vrai ou pas vrai !) Alors, changeons de tactique, me dis-je... Usons d'astuce ! et je me présenterais aux quelques adresses qui me restent en disant que je venais de la part de Lina Cavalleri, pour une visite urgente au lieu de dire que c'était pour la domestique de l'artiste.

Le premier fut le bon, pris au piège. Le larbin décrocha le téléphone et téléphona à son patron qui était dans un club, aux environs de l'Opéra.

— Faites-lui bien préciser si c'est bien pour Mme Lina Cavalleri...

— Bien sûr, je répondis.

— Dans ce cas, je viens tout de suite.

En regagnant l'avenue de Madrid, je répétais en marchant : « Dans ce cas... Il y aurait-il d'autre cas... » Quand on est malade...

J'arrivai avant le docteur. Je te laisse imaginer la grimace désolée

du médecin, quand au lieu de trouver à peloter sous prétexte d'auscultation la charmante Lina, il trouva une belle matrone florentine grisonnante.

Il bredouilla quelques reproches à mon adresse, qui voulaient dire « il fallait me prévenir que ce n'était pas pour Lina Cavalieri », reproches auxquels je répondis par un silence méprisant.

Après une piqûre contre la grippe espagnole qui sévissait alors à Paris, il s'en alla, mécontent. Moi, j'étais par contre très content d'avoir contribué à sauver la vie peut-être, d'une ouvrière comme moi.

Je laisse à ta plume, de marquer au fer de pareils individus qui prétendent que leur métier est un sacerdoce. Sacrés farceurs !



Encore sur Lina. Il s'agit de Lina elle-même.

Vers la fin de 1956, j'appris par un journal de langue italienne paraissant à Paris « *L'Amico dell'Immigrati* » que le frère de Lina venait d'intenter un procès contre le directeur du film : « *La plus belle femme du monde* » pour diffamation contre sa mémoire et sa famille.

Aussitôt j'écrivis à Rome au frère de Lina en lui disant qu'il m'était venu l'idée d'écrire à Lollo Brigida pour lui demander si elle n'avait pas honte de personnifier Lina Cavalieri, une si grande artiste, en la rabaissant au rôle de vendeuse de ses charmes, pour ne pas dire plus... vous... une compatriote !

« Votre sœur mérite d'autres éloges pour sa carrière artistique, en union par la suite avec le ténor Muratore. Je me rappelle que vous m'aviez procuré deux billets pour aller les entendre à l'Opéra, à l'occasion de la création du *Prophète*. »

» Mon cher Oreste, accepte mes félicitations. Je forme les vœux que le procès se résolve en faveur de qui défend le renom des siens, et la dignité artistique de sa sœur. »

Il faut dire (ou ne pas dire) que Lina était un tantinet aventurière comme sa consœur Isadora Duncan, l'une, morte étranglée par sa propre écharpe, l'autre que je vis s'étioler dans l'Institut de Beauté qu'elle avait créé dans une rue des Champs-Élysées...

Voici quelques mots de réponse de son frère à ma lettre :

« En ce qui concerne le procès, je puis dire l'avoir gagné moralement. Le tribunal a émis une sentence de cinquante pages me donnant raison, ordonnant la coupure des passages incriminés, mais avec une facture de 350.000 liras à payer pour frais de procédure. N'ayant pas un sou, j'ai été obligé d'accepter un compromis avec les auteurs du film, c'est-à-dire, laissant tous les frais à leur charge, et laissant le film tel qu'il était, mais en avertissant que beaucoup d'épisodes étaient romancés. »

Quelle bande de crapules !

Le père de Walter Giesecking.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre plus sur plusieurs des personnes que j'ai mentionnées dans mes lettres. Que veux-tu, dans l'étiage des êtres, nous étions les uns trop haut, moi trop bas, pour pouvoir nous fréquenter à cause de la distance (l'écart) d'instruction, de situation, des conditions inhérentes à notre milieu. De ce fait, rien que des contacts fugitifs.

Si aujourd'hui, je te parle d'un autre artiste, c'est que j'ai pu bavarder avec lui, lorsqu'il venait voir son père, qui était mon locataire : Walter Giesecking, le virtuose pianiste.

Au sujet de son père, je vais te conter une histoire cocasse, qui sans mon intervention, aurait pu tourner d'une manière désagréable.

Si, dans le cas de Lina Cavalieri, j'ai stigmatisé la conduite dégueulasse de ce bellâtre de médecin, dans le cas du père de Giesecking, tout mon mépris va vers la foule, bête, inconsciente, ignorante, si cela est...

Pour mieux me faire comprendre, il faut que je me reporte en arrière un jour avant l'histoire sur M. Giesecking.

Un locataire de l'hôtel des Alpes, en bordure de la route nationale n° 7, devenu subitement fou, monta par une trappe des combles et, de là, sur la toiture. Alors de se mettre à la découvrir, entassant des piles de tuiles sur les deux versants.

Quelqu'un alla avertir l'hôtelier Curti, en plein travail, lui disant son étonnement.

— Mais, tu n'es pas fou de faire reviser ta toiture à la nuit tombante ?

Surpris, l'hôtelier téléphona aussitôt à la police. Et la police vint, puis les pompiers et les gendarmes.

A la vue de la force publique, le fou se mit à balancer tuile après tuile sur les deux versants.

J'oubliais de mentionner la présence du maire, Maïko Pasqualini.

Aux objurgations de se rendre, il répond en redoublant sa cascade de tuiles.

La nuit venant, on braque quantité de phares d'autos sur les deux faces de l'hôtel, qu'on cerna, on dévia la circulation après avoir fait évacuer les maisons voisines. Enfin, vers minuit, il se rendit. Et une ambulance toute prête le conduisit à l'asile des fous.

Le lendemain, par une soirée sombre, on découvrit un autre fou. On imagine vite!... C'était le père de Giesecking, collectionneur de papillons qui partait dans le passage étroit de la Villa Titine, avec son filet pour chasser et capturer des papillons rares qui venaient se chauffer autour de la petite lanterne dans le brouillard épais...

De partout, les voisins d'en face s'alarmèrent, n'apercevant rien qu'un filet voltigeant à intervalles espacés autour de la lanterne.

— Ça y est ! encore un fou ! D'autres disaient que c'était un fantôme, ne voyant que l'ombre d'un homme.

— Encore un fou dans le quartier !

Bref, j'arrive. J'arrive juste à temps pour empêcher un imbécile d'aller téléphoner à la police. Je traversai la route et priai le chasseur de se retirer. Cela lui évita sans doute un contact avec ces messieurs de l'ordre qui l'auraient embarqué sans explications au poste, d'autant mieux qu'il s'exprimait difficilement en français.

Quelques jours après, venu me faire souder un compartiment de sa boîte de botaniste, il m'exprima son dégoût de la pouilleuse Villa, où il habitait. Ayant un petit logement meublé, libre, je le lui louais et il s'installa avec sa femme. Depuis que j'étais « propriétaire », jamais je n'avais eu un locataire aussi délicat, aussi aimable que lui.

Dans la crainte de nous réveiller, quand, le matin, il partait de bonne heure pour aller à la chasse sur les collines environnantes, il descendait pieds nus l'escalier, ses grosses bottes cloutées à la main, qu'il enfilait dehors au bord du trottoir et il faisait de même quand il rentrait tard. Pendant la guerre 14-18, on lui confisqua sa collection qui valait un million à l'époque, pendant la guerre de 40, sa nouvelle collection fut détruite sous les bombardements. Il mourut à Baden-Baden.

Les collections de ce savant entomologiste avaient une valeur inestimable par la rareté des sujets qu'il recevait de missionnaires de toutes les parties du monde avec lesquels il avait des contrats.

(14-5-69)

Je serais plus éloquent...

Vu l'espace (de temps) qui sépare chaque fois tes lettres de ma réponse, je crois bien que je claquerai avec une dette envers toi... Moi qui m'étais toujours promis de mourir sans rien devoir à personne à ma mort.

(10-1-69)



Si la fécondité de ton cerveau qui débite à jets continus ne laissant pas à ta main le temps de traduire en clair, (en lisible), par contre, c'est au compte-gouttes que mon cerveau débite et que je recueille chaque phrase, tantôt en français, italien, piémontais ou en niçois surchargée de toutes sortes de fautes d'orthographe, pour compiler une réponse que je voudrais plus courante, plus compréhensive. Si ce n'était ton indulgence, j'aurais renoncé...

... Je serais plus éloquent, plus expressif avec un marteau à la main qu'avec une plume.

J'ai beau courir, je suis toujours en retard pour te répondre... Je ressemble au bigot qui, tout en se sachant pécheur, sait d'avance obtenir l'absolution...

(1.11.68)

La vraie famille. La visite.

La vraie famille, comme tu l'as écrit dans le *Pain Quotidien*, ce sont d'abord les amis que l'on se fait ou que l'on retrouve, non ceux qui viennent me voir, bracelet au poignet, le relevant souvent pour voir l'heure ; à ceux-là, je leur mettrais (volontiers) les menottes !...

(7.1.68)



La visite de ta petite-fille et de sa famille. Non prévenu, je ne pus leur offrir, au lieu d'une bonne « pasta asciutta » à l'italienne, que d'ouvrir une de ces boîtes en fer blanc renfermant, comme disait un fanatique végétarien, des « cadavres de cercueil »...

J'ai bavardé, rigolé plus avec les enfants qu'avec les grands, un peu taciturnes. Je trouve dans Nicolas quelque chose de ressemblant avec toi ; est-ce les yeux, est-ce la bouche souriante, je ne saurais le préciser, mais il y a certainement de toi en lui. En tout cas, il aime bien rire... Ah ! si nous savions rire comme eux, que d'idoles, que de statues tomberaient de leur socle...

(7.1.68)

Chez Robert Louzon.

Jeudi, le camarade Berthier a bien voulu me conduire à Golfe-Juan pour rendre visite à Robert Louzon et prendre des nouvelles de sa compagne qui, depuis des mois, est entre la vie et la mort... Je n'ai pas pu la voir... Nous avons beaucoup bavardé dans le jardin avec Louzon, Berthier et le couple d'Italiens expressément arrivé d'Italie pour soigner la malade.

Elle, une belle matrone énergique et très dévouée ; lui, malgré plus de 70 ans avec 23 ans de prison sous Mussolini, toujours enthousiaste et actif. Il veut que j'aille avec lui au Congrès International Anarchiste qui se tiendra à partir du 29 courant à Carrare. Quel type, ce sacré Maciani !

Que de souvenirs n'avons-nous pas remués !... Pelloutier, Griffuelles, et Monatte, et Poulaille, et Sorel, et Delesalle, et tutti quanti.

Je suis parti de là, rajeuni et attristé à la fois, de savoir dans un lit un être cher, inerte et souffrant.

(12.2.68)

Ton activité se prolonge...

Je constate avec plaisir que ton activité se prolonge en agréable compagnie... de trois dames et celle de l'ami Prugnot. Activité égale santé, bon signe de longévité.

Moi, en dehors du peu de travail manuel que je puis encore faire, presque automatiquement, mon imagination s'arrête et l'esprit ne recom-

mence à fonctionner qu'avec l'aide des parlottes que je fais à bâtons rompus avec quelques camarades qui viennent me voir.

(15.3.68)

J'ai reçu de la part de M. Feller.

J'ai reçu de la part de M. Feller, de Lille, une demande d'autorisation pour publier un passage d'une lettre que je t'avais écrite... Bien entendu, je l'ai autorisé, en y ajoutant quelques réflexions en plus sur le travail, à peu près les mêmes que j'avais écrites à toi.

« Qu'importe, disait une certaine Madeleine dans un roman de Mirbeau, d'où vous venez ; l'essentiel, c'est de savoir où vous allez ! »

Toujours d'accord quand il s'agit de revaloriser le travail et ceux qui l'exécutent.

(1.11.68)

A mon charreton.

En lisant « *En tirant le Chariot* » de Cacérés, ouvrier charpentier, dans ta revue, je me suis rappelé avoir écrit quelque chose sur ce sujet... en rimes !

Inutile de le dire, j'ignorais la rhétorique, la technique, la métrique des vers et de la rime ; j'ai laissé à ma fantaisie libre cours.

Tu y verras, si tu as le courage de me lire jusqu'au bout, un regret du temps passé en face du temps présent.

... Si tu trouves quelques rimes passables, sache bien que je ne l'ai pas fait exprès. Il faut que j'ajoute que cette oraison funèbre sur mon charreton fut motivée, inspirée le jour où mon atelier-garage s'était montré trop exigu pour abriter le charreton et voiture d'occasion que je venais d'acheter. Naturellement, ce fut Mlle Fiat 5 chevaux qui prit la place et lui fut collé au mur dans la cour.

Au rancart les vieux !

(21.9.68) (1)

Emigrants.

Parlons de camarades, de retour du Brésil, et fixés maintenant dans le Midi, dans une vie à peu près quète, à l'entrée de la vieillesse.

Tu te rends compte des batailles légales et illégales que cela comporte pour en arriver là quand on a débarqué dans un pays comme le Brésil, sans connaître la langue, sans rien ni dans les poches ni dans les manches...

Ah ! si vous saviez, vous... qui n'avez jamais quitté la « Mère-Patrie », que pour faire du tourisme, tout ce que cela comporte de gêne, de privations, de sacrifices, d'humiliations, de ruses, quand on s'expatrie

(1) On lira ce poème un peu plus loin.

à la recherche du travail, du pain quotidien, d'une situation meilleure. Qui dira l'angoisse, les larmes, (les) drames de ces troupeaux que l'on embarquait autrefois à pleins bateaux du port de Gênes pour des pays lointains, inconnus. Et parmi ceux-là, parfois de vieux garibaldiens à la chemise rouge qu'ils emportaient en souvenir de leurs espoirs déçus.

La traite des esclaves continue quand même si elle a changé de proportions et est honorée de « Services d'Immigration », sous le contrôle des grands capitalistes. Vaste problème que mon inintelligence ne fait qu'entrevoir à travers ces « chevaliers errants », presque tous désireux d'apprendre, de connaître la vie en la pratiquant, en la vivant autrement qu'à travers les papiers... et même sans papiers, telle que nous la décrit Longchamp dans son récit de « *Maintenant* » à l'époque de sa randonnée à travers l'Amérique.

(23.2.69)

Sur le journal lumineux : « Vive l'anarchie ».

Sur le « Journal lumineux » que chaque soir l'on projetait, en bordure du toit d'un immeuble du boulevard des Italiens (la télé n'existait pas encore), la phrase « *Vive l'Anarchie* » s'inscrivit. Un jeune camarade, proposé à ce travail, avait composé sur les touches de l'appareil cette phrase transmise en grosses lettres lumineuses.

Parmi les quelques amis au courant de cette farce, nous avons bien rigolé de l'ébahissement des spectateurs, venus lire le « Journal lumineux ». Il va sans dire que le copain fut liquidé le soir même. Ça, il le savait d'avance.

Le dernier rejeton.

... Le dernier rejeton de l'arbre généalogique des Calandri, entre la vie et la mort, à Nice... Bah ! Quant à moi, santé discrète, ma perpendiculaire de 1 mètre 70 commence à s'incliner en arc vers le sol, malgré l'aide de mon vélo moteur et de ma canne.

De ce méli-mélo, tâche de me comprendre et de m'excuser... Demain (anniversaire) 8 mars 1883 une pauvre femme enfante dans la douleur, celui qu'en signe de reconnaissance a conservé sa vie.

Avec mes saluts inoxydables. — J.C.

(7.3.69)

Le pouilleux et la millionnaire.

Ta dernière lettre est là, sur la table, bien en vue depuis son arrivée, comme un reproche de n'avoir pas encore accompli la plus élémentaire politesse de répondre.

Je ne veux pas invoquer comme excuse tous les tracasseries, les soucis, les déplacements que me procurent les formalités d'inscription pour l'obtention de l'assurance-maladie, ni l'arrivée d'un couple venu chez

moi de Toulon pendant quatre jours, ni les petits bobos inhérents à ma vieillesse, tel que : bon rhume accompagné d'un mal de reins qui incline ma verticale — qui se prolonge, faute de soins continus. Le médecin ordonne des frictions à la pommade. Une voisine piémontaise a bien voulu s'en charger — mais voilà, au premier tube, elle reçoit l'annonce d'un copieux héritage, en Italie, et la voilà partie. Il est fort probable qu'à son retour la « millionnaire » dédaignera le pouilleux que je suis.

Ajoute à cela de terribles maux de tête à ne plus pouvoir prendre aucune initiative, demandant réflexion, tranquillité d'esprit. Et les jours passent, m'enfonçant toujours plus dans les ténèbres. Voilà un aperçu de ma situation. Mais assez pleurniché. D'ailleurs, à quoi bon ? puisque la souffrance ne se partage pas...

TEXTES

Oraison funèbre à mon charreton

*Pareil à des humains perdus à la merci des flots,
Mon pauvre charreton lève ses bras au ciel.
Son attitude implorante trouble mon repos ;
De l'avoir ainsi condamné, n'était-ce pas cruel ?*

*Pareil à des humains dont l'âme est inqulète,
Dressant leurs bras au ciel, criant secours.
Si quelqu'un sur leur sort s'arrête,
N'est-ce point pour leur faire des discours ?*

*Moi, dont l'oreille est rassasiée de vaines paroles,
Je vols en face la triste réalité,
Je ne saurai dire des mots qui consolent,
Moi, qui de toi ai fait un outil oublié.*

*Pourtant ta vie ne fut pas éphémère
Puisque tu fus le premier véhicule de nos pères
Et même à présent où tout est mécanique,
Tu restes malgré tout un véhicule économique.*

*Si moi-même je t'ai condamné à l'inertie,
Moi, qui t'avais trainé par tous les chemins,
Ne m'en veuille pas si une autre énergie
Est venue pour remplacer l'effort humain.*

*Toi, tu subis le sort de tes ancêtres.
Tout ce qui n'est pas moderne doit disparaître.
Sur tes débris, ô mon compagnon intrépide,
Passent ronflant des milliers de bolides.*

*J'en suls, moi aussi, de ces êtres effarés
Qui sur les routes se précipitent, pressés
Et qui, croyant arriver au plus vite au but,
Finissent un jour par se casser le cou.*

*Les nerfs tendus comme des cordes de piano,
Du sage j'ai oublié le principe
Que pour vouloir aller plus vite,
Il faut aller piano, piano...*

*Et crois-tu que je me fais moins de bile
Si aujourd'hui j'ai une automobile ?*

*Il a fallu, selon la parole des apôtres,
Aimer, mais surtout « assurer » les uns les autres.*

*Parfois sur tes planches disjointes,
J'ai bien planté quelques pointes.
A présent, je suis bien plus malheureux
Puisqu'il faut que je les arrache des pneus.*

*Certes, avec toi, ce n'était pas une sinécure ;
Mais au moins on se passait de la Préfecture
Et pour t'avoir dans notre entreprise,
On n'avait pas besoin de la carte grise.*

*Avec toi, je n'avais jamais de déboires,
Pour te garer, on n'a pas à verser de pourboire.
De ta nature tu n'étais pas indocile
Puisque te pouvait conduire aussi bien, un imbécille.*

*Avec toi, je n'avais pas d'ennuis :
Tu te contentais d'un peu de cambouis
Pour calmer tes roues grinçantes.
A elle, il faut essence et graisse consistante.*

*Plus d'une fois je t'aurai jeté aux orties,
Comme parfois les prêtres font de leur soutane.
Mais tu n'as rien à dire à moi qui fus ton âme :
Chaque soir, fidèle, je t'ai conduit à l'écurie.*

*Et chaque matin, nous partions de nouveau.
Tes roues gémissaient sous les lourds fardeaux,
Mais au moins tu ne faisais pas comme « elle » :
Pour partir, il faut l'exciter à la manivelle.*

*Et nous en avons fait des milles et des milles,
Et nous n'avlons pas de roulements à billes.
Ah! combien je regrette ta présence.
On s'arrêtait ailleurs qu'aux postes d'essence !*

*Au départ, à l'arrivée, ton effort était le même,
Mais moi, quand il fallait que je te traîne,
Je devais fournir un effort nouveau
A chaque différence de niveau.*

*Pour les autos, on a construit de belles routes ;
On sait d'ailleurs combien cela nous coûte !
Et pour qu'elles aillent encore plus vite,
On les a recouvertes de bitulite.*

*Pour toi, il n'y eut jamais de concours.
Simple charreton perdu parmi les longs et les courts ;
Pour eux, on n'a jamais distribué de médaille,
Mais n'es-tu pas bâti de même ferraille ?*

*Que veux-tu, le temps est à la vitesse,
On ne respecte rien, pas même la vieillesse.
On voit des ouvriers, après bien des ans de service,
Qui finissent dans la rue ou dans les hospices.*

*En ces temps d'hier, la vie était calme et douce,
Même pour moi, alors qu'il fallait que je te pousse.
Si aujourd'hui on verse moins de sueur,
On est aussi bien plus souvent en pleurs.*

*La science des hommes a dicté sa sentence,
Te voilà relégué dans la zone du silence.
Si en ce jour funeste je déplore ton trépas,
C'est de ne plus pouvoir te conduire de mes bras.*

*Tu ne rouleras plus désormais par les chemins
Au rythme de mes jambes et aux cris de tes roues,
Tel un vieux vagabond piétinant dans la boue,
Rêvant le nez en l'air à de brillants destins.*

*Mes mains, dans des étreintes dures et fraternelles,
Au bout de tes brancards, pour ta conduite unies,
Désormais ne seront plus réunies
Que dans le souvenir de notre amitié éternelle.*

*Avoir été à quelque chose utile,
Vollà, selon moi, le vrai mérite ;
Ne pas avoir vécu en parasite
Même si le monde nous fut hostile.*

*Devant toi, pauvre diable au souvenir charmant,
Mon vieux dos, humblement vers toi s'incline ;
Le temps a mis aussi sa marque sur mon échine.
Je ne puis plus rêver ni aller de l'avant.*

*Unis dans un regret de jeunesse et de mort,
Car nous appartenons à un autre âge,
Repose en paix, ami ! Après tant d'effort,
Le temps nous donne un suprême outrage.*

*Te voilà arrivé au bout de ton voyage,
Tu peux être content et fier de ton ouvrage.*

*Si la mort est fin de vie pour les méchants,
Pour le juste, c'est un recommencement.*

*Ta carcasse de bois finira au foyer
Pour réchauffer les gens qui y demeurent.
Tu fus utile, ah ! être abandonné,
Utile jusqu'à ta dernière demeure.*

*Et si tes bras, dirigés vers les nues
Pour demander au ciel si l'amitié est perdue,
Sache, ô ami, que rien ne l'efface,
En dépit du feu, du temps et de l'espace...*

Amen !

*Ne m'en veuillez pas si d'un sujet aussi banal,
Si de mon charreton j'ai honoré la guenille :
C'était pour vous faire connaître aussi l'animal
Qui le regrette comme quelqu'un de sa famille.*

J. C.

Note. — Je suis loin de croire, selon la pensée de Jean-Jacques Rousseau, à « une récompense dans l'au-delà », mais j'ai cru quand même à un juste ou injuste retour des choses d'ici-bas, puisque les événements ont rendu indispensable l'usage des charretons pendant les deux guerres.

Ces quelques rimes (!) maladroites qu'on pourra considérer un peu loufoques contiennent au fond un peu de philosophie. A vous de juger !

J. C.

Les Cloches

*O, cloches de blanc Noël et de Pâques fleuries,
Sonnez dans nos cœurs le rappel de la vie ;
Des méchants, des guerriers, des Judas,
Cloches, sonnez, mais sonnez leur glas ;*

*Qu'en nos âmes avilies votre écho résonne,
Qu'il couvre le bruit des canons qui tonnent ;
Vos voix seront par nous bénies,
Cloches de blanc Noël et de Pâques fleuries.*

*Que vos carillons tonnent plus fort que les canons,
Faites entendre au monde la raison,
Dites que la paix est revenue avec le Messie,
O cloches de blanc Noël et de Pâques fleuries,*

*Dites encore dans votre appel sonore
Notre espoir en de nouvelles aurores
Et que la guerre est à jamais flétrie,
O cloches de blanc Noël et de Pâques fleuries,*

*Dites qu'il faut que cesse le règne de Caïn,
Que c'est l'homme qu'il faut qu'il ressuscite,
Ne sonnez plus seulement pour un rite,
Dussiez-vous de la révolte sonner le tocsin.*

*Vos voix seraient alors à leur tour rajeunes,
O cloches de blanc Noël et de Pâques fleuries,*

J. C.

Note de l'auteur : Cet appel à la Paix écrit sous l'occupation pourrait s'intituler « Paroles d'un Pacifiste », non sans un sursaut de révolte. Il me fut inspiré par l'envoi d'une carte portant les cloches pascales par des amis protestants, arrière-petit-fils de rescapés du massacre de la Saint-Barthélémy réfugiés dans la Vallée d'Aoste (Piémont), berceau du protestantisme Italien.

Cette carte me rappelle aussi quand, tout enfant, je scrutais, avec les badauds fanatiques, le ciel, dans l'espoir de voir les cloches de retour de Rome.

Chanson bachique

I maestoso

*Messieurs, je bois à merveille
Et je puise à la bouteille
Les vertus
De Bacchus
De la vigne, chérir le jus
Diriez-vous que c'est une folie*

Refrain affettuoso

*Qu'ils sont doux
Bouteilles chéries
Qu'ils sont doux
vos petits glouglous*

II

*Des vigneronns louons la prévoyance
De donner en abondance
Du bon vin
Jus divin.*

*Je crois que ce serait en vain
Qu'on me taxerait de folie
Qu'ils sont doux...*

III

*J'aime mieux le jus des caves
Que celui des betteraves
Vin nouveau
Du côteau
Vite, vite dans mon tonneau
Je vous aime à la folie...*

IV

*Lorsque je vois à l'automne
Le bon vin que nature donne,
Quel bonheur
Pour mon cœur!
J'emplis ma coupe en vainqueur
Et je trinque à la Folle.*

V

*Si le ciel veut que je meure
Je choisis pour ma demeure
Comme tombeau
Un tonneau
Faire un chai d'un sort si beau
Est-ce là une folie ?...*

VI

*Si quand je me verse à boire
Parfois je perds la mémoire
Ah! mes amis
Ne soyez pas trop surpris
De cette ordinaire folie.*

VII affecto

*J'aime bien ma tendre amie
Et de la voir si jolie
J'en suis fou
Et j'aioux
D'aimer ainsi la vie
Serait-ce de la folie ?*

*Qu'ils sont doux
Chère amie
Dans mon cou
Tes baisers fous
J'en suis fou... fou !*

Quand me vint l'idée d'écrire cette louange à Bacchus, mettons que j'étais un peu « *allegro ma non malto* » pour avoir ingurgité plus que d'habitude ce que Baudelaire appelle « l'huile pour les muscles des treilleurs » sans pour cela être contaminé par « l'esprit de vin » qui engendre trop souvent la folie. Disons une fantaisie, une divagation de mon esprit vagabond.

Personnellement, gros buveur, je ne le fus jamais ; au contraire, j'ai passé une longue partie de ma jeunesse en abstinence totale, au grand scandale des compagnons du bâtiment et d'usine, m'accusant d'avoir la « pécole » ou la syphilis.

(1.11.68)

Renégats.

Ces quelques reproches ne sont pas dirigés vers ceux qui n'ont pas su, qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu faire partie de la Résistance, mais bien contre ceux qui renièrent leurs idées pour passer de l'autre côté de la barricade.

*Où étiez-vous, ô compagnons ardents ?
Esclaves résignés ou résistants ?
O vous dont l'idéal s'égrénait jusqu'aux nues,
Qu'avez-vous fait quand l'avalanche est venue ?*

*Sauver votre peau ? Ah ! ce fut bien peu de chose,
Vos bouches au verbe ardent restèrent closes,
Tandis, ô suprême détresse,
Que s'évanouissaient idéal et promesses.*

*En attendant les temps nouveaux
Pour qui des hommes montèrent à l'échafaud
Vous étaliez au soleil qui brille
Vos misérables humaines guenilles.*

*Vos cœurs ne sont plus que des tombeaux
Abrisés sous l'arbre de la prudence.
Renégats, rêvez en silence,
Ne venez plus sous les plis de nos drapeaux !*

*N'invoquez plus la déesse aux yeux si beaux
En ce jour vermeil de Salamine !
Vous, vous êtes moins que la vermine
Qui ronge la hampe des drapeaux !...*

Fleurettes

*Dring dring! Une visite ?
 Mon cœur palpite
 Je me précipite
 J'ouvre la porte
 A la cohorte
 De toute sorte
 Des quémandeurs
 Ah que j'ai eu peur
 — Donnez! chacun supplie
 Ici c'est pour la patrie
 — Donnez quelque chose
 C'est pour la tuberculose
 Donnez votre part
 C'est pour Jeanne d'Arc
 Donnez vos écus
 C'est pour les Poilus
 Donnez au moins une fois
 C'est pour la foi
 — Mais ma foi est morte
 Je ferme la porte
 Et que le diable vous emporte
 C'est ainsi que chaque dimanche
 Dans le beau pays de France
 Sans tambour ni trompette
 Sur votre jacquette
 On vous colle une fleurette.*

*Je tourne le bouton
 Ah! quelle obsession
 Pour entendre
 De la musique douce et tendre
 Et voilà qu'on nous claironne
 Qu'on déverse des tonnes
 D'explosifs sur les hommes
 Et qu'en Espagne, en Chine
 On commet de beaux crimes
 Et qu'Hitler a passé le Brenner
 Pour avoir plus d'air
 Et que l'Italie se pacifie,
 Pour la Germanie, pauvre fille!
 SOS résonne la T S F
 Elle nous annonce
 Qu'un bateau s'enfoncé*

*Qu'un autre se brise
Contre une banquise
Et que demain
Tout sera perdu corps et biens.
Un jour sur le rivage
On trouvera un de l'équipage
Jeté par la mer en rage
Et le bon petit matelot
Craché par l'eau
Deviendra un héros
Car selon la coutume
Des cérémonies posthumes
Un beau dimanche
Dans un coin de France
Avec tambour et trompette
Sur sa jaquette
On collera la rouge rosette.*

*Ah quelle obsession
Je tourne le bouton
L'appareil s'arrête
Car ma pauvre tête
A tant d'horreurs n'est pas faite
Et par ce beau dimanche
Dans ce beau pays de France
Dans le bois je m'arrête
A cueillir de vraies fleurettes.*

Circulaire pour le Nouvel An.

Cagnes, le 9 décembre 67.

Chers Amis,

Bonne année! Bonne santé! Soyez heureux! Combien toutes ces paroles frisent l'ironie, à mon âge! D'avance je vous dirai que je ne récuse pas les sentiments d'amitié, de camaraderie, de parenté, qu'ils se manifestent à mon égard ne fût-ce qu'une fois par an, à date fixe. On ignore toute l'année l'ami, le parent, qui parfois attend un secours moral ou matériel, qui ne vient jamais, parce que notre égoïsme trouve plus commode d'envoyer la traditionnelle carte illustrée, avec les traditionnelles formules plus ou moins sincères.

Bon nouvel an!!! La division arbitraire du temps qu'ont faite les hommes, ne m'intéresse point. Premier Janvier 1966, Premier Janvier 1967, qu'est-ce que cela peut bien me faire! Nouvel an menteur, puisqu'il y a toujours des fourbes, des exploiters, des exploités, des injustices, des guerres, des imbéciles!!! Soyez heureux! Quelle ironie, quelle cruauté due au manque de réflexion quand vous savez que je vis seul, dans ma maison devenue trop grande, depuis la mort de ma Lucie, sans presque de pas, de voix amies, sans le bruit d'assiettes autour d'une table.

Mais ne savez-vous pas que le vrai bonheur d'une existence est présent, quand on peut communier avec des êtres aimables, sociables, sensibles, délicats et concorder soit dans la joie soit dans la douleur! Etre heureux, c'est s'élancer dans le futur avec un idéal, des projets, des perspectives du temps réel, avec les voiles toutes déployées et le vent en poupe. Cela est encore possible à votre âge, mais moi, qui ai vu tant d'événements naître et s'épanouir, et qui n'attend presque plus rien, sinon être retapé, comme on retape un vieux bateau qui va bientôt couler.

Ne m'envoyez plus de cartes superflues qui ne font que consacrer le mythe, la tradition, l'habitude.

Si vous en avez le temps, venez que je vous embrasse, comme je le fais en ce moment par la pensée.

J. C.

LES EDITIONS SYNDICALISTES

21, rue Jean-Robert, Paris (18^e) - C.C.P. 21.764-88 Paris

publient

Dialectique, STRUCTURALISME, Technocratie

de Maurice LIME 3,50 F

L'Evolution du Capitalisme,

Tome I 5,00 F

Tome II **Les classes sociales,** 4,00 F

de Pierre RIMBERT

Vient de paraître

Liberté notre religion (inédit de Bakounine)

Traduction et préface de Jean BARRUE 2,50 F

Pour une lecture ouvrière de la Littérature

de Pierre AUBERY 12,00 F

Publications récentes

L'actualité de la Charte d'Amiens

de R. HAGNAUER (Préface de P. MONATTE) 1,50 F

La Société en Révolution

(Esquisse d'une solution syndicaliste)

de Maurice LABI (franco) 7,00 F

La Société des Loisirs

de Maurice LIME 3,00 F

J'avais vingt ans

(Un jeune ouvrier au début du siècle)

de René MICHAUD (franco) 13,00 F

Directeur-Gérant
René LEFEUVRE
ARC. 37-50

5, rue Ste-Croix
de la Bretonnerie
Paris IV^e

Restent disponibles : SERIE A

1. Jean JAURES. — L'Eglise et la Laïcité	F 1,—
3. Charles ALLIGIER. — Socialisme et Bolchevisme	F 1,50
4. Rosa LUXEMBOURG. — La Révolution Russe	F 1,50
5. R. LEFEUVRE. — La politique communiste (Ligne et Tournants)	F 1,50
6. Jean COTEREAU. — L'Eglise a-t-elle collaboré ?	F 1,50
7. Rosa LUXEMBOURG. — Marxisme et Dictature	F 1,50
8. JAURES et LAFARGUE. — Idéalisme et Matérialisme	F 1,—
13. Victor SERGE. — Le nouvel Impérialisme russe	F 1,50
16. Z. ZAREMBA. — La Commune de Varsovie	F 1,50
17. Jean COTEREAU. — Le Complot clérical (synarchie)	F 1,50
18. P.-L. TOMORI. — Qui succédera au capitalisme ?	F 1,50
19. Rosa LUXEMBOURG. — Réforme ou Révolution ?	F 3,—
21. Rosa LUXEMBOURG. — Grève générale. Parti et Syndicats	F 3,00
23. Anton CILIGA. — Lénine et la Révolution	F 2,—
24. Jean JAURES. — Le Manifeste communiste de Marx et Engels	F 1,—
25. Berthe FOUCHERE. — La Vie héroïque de Rosa Luxembourg	F 1,50
30. DAN et MARTOV. — La dictature du prolétariat	F 1,50
31. Paul CLEREY. — La cinquième colonne (communiste)	F 1,—
32. HAGANOV. — Le Communisme et les Juifs	F 1,50
34. Roland MAREUIL. — Les contradictions du parti communiste	F 1,50
35. Karl KAUTSKY. — Les trois sources du Marxisme	F 4,—
36. RIAZANOV ENGELS, LUXEMBOURG. — La confession de Karl Marx	F 3,—

Restent disponibles : SERIE B

2. Jean JACQUES. — Vie et mort des Corporations	F 3,—
3. M. DOMMANGET. — Révolution et Drapeau rouge en 1848	F 3,—
4. MARX et ENGELS. — Programmes socialistes de Gotha et d'Erfurt	F 2,50
5. Rosa LUXEMBOURG. — Vie héroïque. Lettres de la Prison. La Révolution Russe. La Responsabilité historique	F 3,—
6. Robert LOUZON. — L'Ere de l'Impérialisme	F 2,50
7. D. MACDONALD. — Partir de l'Homme (Au-delà du Marxisme)	F 3,—
8. Lucien LAURAT. — Déchéance de l'Europe	F 2,50
9. Sylvain WISNER. — L'Aigérie dans l'impasse	F 3,—
10. DOMMANGET. — Jacques Roux, curé rouge (les « Enragés » 1793)	F 2,50
11. Ida METT. — La Commune de Cronstadt 1921	F 3,—
13. Jules GUESDE. — Collectivisme et Révolution	F 2,50
14. VINATREL. — L'U.R.S.S. concentrationnaire - Travail forcé	F 2,—
15. PRUDHOMMEAUX. — Spartacus, Commune de Berlin 1918-1919	F 3,—
16. JAURES. — Commentaire, controverse et discours	F 3,—
17. Maurice DOMMANGET. — Sylvain Maréchal, l'égalitaire	F 15,—
18. JAURES et GUESDE. — Les deux méthodes - Le Socialisme	F 2,50
19. David ROUSSET ... dénonce les camps soviétiques	F 2,—
22. Sol FERRER. — La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer	F 6,—
24. Ida METT. — Le paysan russe dans la révolution et la post-révolution	F 5,—
25. Denis HEALEY. — Les socialistes derrière le Rideau de Fer	F 3,—
26. A. ROSSI. — Autopsie du stalinisme (Rapport Khrouchtchev)	F 10,—
27. GORTER. — Réponse à Lénine (La maladie infantile du communisme)	F 4,—
28. Louise KAUTSKY. — Mon amie Rosa Luxembourg	F 6,—
29. DOMMANGET. — Babeuf et la Conjuraton des Egaux	F 5,—
30. Rosa LUXEMBOURG. — Grèves Sauvages, spontanéité des masses	F 4,—
31. TROTSKY. — Rapport de la Délégation Sibérienne	F 6,—
32. Alain GUILLERM. — Le luxembourgeois aujourd'hui	F 4,—
Hors série. — Neal DOFF. — Une femme ouvrière (roman réaliste)	F 4,—

LES EGAUX : les cinq broch. 2 — F

1. Victor SERGE. — La tragédie des écrivains soviétiques	F —,40
2. J. MALAQUAIS. — Le nommé Aragon, patriote professionnel	F —,40
3. Léon BLUM. — Révolution socialiste ou Révolution directoriale	F —,40
4. LENINE. — Testament politique	F —,40
5. M. DOMMANGET. — La Commune et les Communards	F —,80

Prix
0,20 F

Adresser les commandes à : Librairie LA VIEILLE TAUPE
1, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris V^e - C.C.P. 1.126-11 Paris
ABONNEMENT ANNUEL AUX DEUX SERIES : 25 F

Adresser à Lefeuve, 5, r. Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, C.C.P. 633-75 Paris